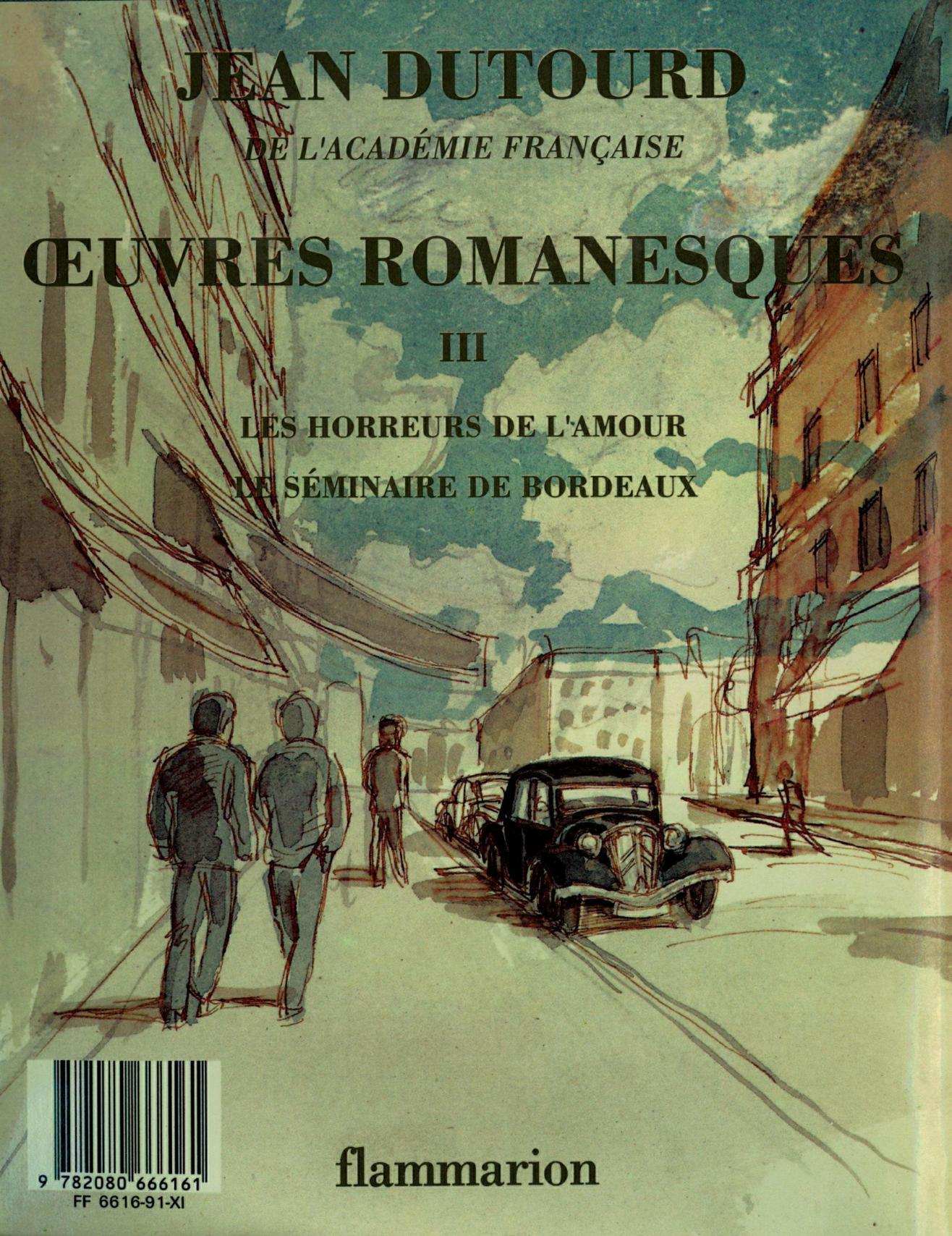


Jean Dutourd
Œuvres
romanesques
Tome 3

Flammarion

A watercolor illustration of a street scene. In the foreground, two figures in dark clothing walk away from the viewer. To their right, a vintage dark-colored car is parked. Further down the street, another figure is visible. The buildings on either side are rendered with loose, expressive brushstrokes in shades of brown, orange, and blue. The sky is a mix of blue and white washes.

JEAN DUTOURD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES ROMANESQUES

III

LES HORREURS DE L'AMOUR

LE SÉMINAIRE DE BORDEAUX



9 782080 666161
FF 6616-91-XI

flammarion

ŒUVRES ROMANESQUES
III

LES HORREURS DE L'AMOUR
LE SÉMINAIRE DE BORDEAUX

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

ŒUVRES ROMANESQUES

III



Illustrations de Philippe Dumas

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 1991 Flammarion illustration
© Editions Gallimard et Flammarion
ISBN 9782081312265
Imprimé en France



LES HORREURS DE L'AMOUR

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Editions Gallimard, 1963.

Extrait de la publication



*A Camille qui m'est plus chère qu'aucune œuvre,
je dédie ce livre qui occupa deux ans de notre vie.*
J.D.



— *Et allons un peu plus vite!* dit Blondet, tu mari-
vaudes.

— *Isaure, reprit Bixiou qui regarda Blondet de travers, avait une simple robe de crêpe blanc ornée de rubans verts, un camélia dans ses cheveux, un camélia à sa ceinture, un autre camélia dans le bas de sa robe, et un camélia...*

— *Allons, voilà les trois cents chèvres de Sancho!*

— *C'est toute la littérature, mon cher! Clarisse est un chef-d'œuvre, il a quatorze volumes, et le plus obtus vaudevilliste te le racontera dans un acte. Pourvu que je t'amuse, de quoi te plains-tu?*

(Balzac, *La Maison Nucingen.*)



CENT fois je lui ai dit d'écrire un roman : il est impossible de raconter mieux qu'il ne fait. Un jour, par exemple, pendant deux heures il me décrivit un cyclone à la Guadeloupe, auquel il avait assisté vers l'âge de douze ans. Aucun détail, aucune touche de poésie ne manquait. Je voyais la terre recroquevillée comme une bête apeurée, le ciel de plomb, les arbres pétrifiés, les hommes en transes. Puis le vent souffla en tempête par sa bouche, il déchaîna le raz de marée, les toits des maisons (quand ce n'était pas les maisons elles-mêmes) s'envolèrent. Pour lui, petit garçon dans ce naufrage terrestre, on l'avait lié avec des cordes à une grosse colonne, tout comme un capitaine à son mât. Il était resté attaché ainsi toute une nuit, dix heures au moins. Vers la fin du récit, le cyclone ayant traversé l'île comme une gigantesque toupie ronflante, je vis réellement le ciel orangé des lendemains de désastre. Le plus beau détail, et qui vint quand il fallait, ce fut un négrillon de ses copains, passant devant la façade dévastée et sifflotant le signal habituel de la bande des garnements.

Je le harcelai tant qu'il me promit de coucher son cyclone par écrit. Une semaine s'écoula, et il m'apporta quatre feuilles de papier. Il avait l'air à la fois triomphant et malheureux. « J'ai commencé, dit-il, mais c'est difficile ! » Moi, j'étais très fier d'avoir contraint, enfin, ce paresseux à travailler. Tant de dons, et si jolis, laissés en jachère ! Je pris le premier feuillet avec un sourire de satisfaction. Cela débutait de la sorte : « Ainsi que le dit si justement le fabuliste... » Toute ma sottise m'apparut alors et je m'avisai de ce dont j'aurais bien pu m'aviser huit jours plus tôt : que ce n'est pas la même chose de parler et d'écrire. Par acquit de conscience j'allai jusqu'au bout des quatre pages. C'était tout à fait consternant. Je croyais lire la rédaction d'un écolier de troisième. Qui était bien attrapé ? Moi, naturellement, et d'autant plus qu'il se rengorgeait, tout aise d'avoir peiné sur son début et d'avoir extrait cent cinquante lignes de sa cervelle. « Tu as eu raison de me forcer à écrire, disait-il. Je m'en vais continuer. Je ne m'arrêterai pas avant d'avoir atteint la deux centième page. » Pour cela, j'étais tranquille. Il n'irait pas au-delà de la dixième. Mais je m'en



voulais d'avoir jeté dans ce cœur des graines d'ambition littéraire. Voilà qu'il allait être malheureux par ma faute. Ne s'avisait-il pas de me demander comment je trouvais son gribouillage ? Je me serais battu. Comme je le respecte, je ne pouvais lui affirmer (ce que je fais d'ordinaire avec beaucoup de naturel) que c'était un chef-d'œuvre. Cependant, je professe une extrême méfiance pour la franchise. Je sais combien sont sensibles les cœurs des artistes. Une parole un peu vive les meurtrit, et il faut être tout à fait sûr de son génie pour supporter les horreurs que vous débitez les critiques. Je m'en tirai avec une molle louange et quelques conseils. « Enlève tous les mots inutiles, dis-je. Essaie de faire banal. Attention : banal ne signifie pas vulgaire. Par exemple tue-moi ce fabuliste. Qu'est-ce qu'un fabuliste vient foutre dans un cyclone à la Guadeloupe... » Je babillai ainsi pendant dix minutes, tant et si bien qu'au bout de mon discours, il ne restait plus grand-chose des quatre pages.

Il a la meilleure foi du monde et il est intelligent, sans parler de sa confiance en moi. Bref, nous ne nous brouillâmes pas. Deux ou trois mois plus tard, il me reparla en riant de son essai malheureux, je ris comme lui, et je me jurai *in petto* que s'il me racontait à nouveau quelque belle histoire, je tâcherais de m'en rappeler les détails, les couleurs, le mouvement, le style si possible, et l'écrirais moi-même. Ce projet me convenait d'autant mieux que l'invention est mon point faible : je peins bien plus aisément d'après nature. Retrouver, dans le silence de mon petit bureau, les périodes, les métaphores, les personnages, les paysages, fixer tout cela sur ma toile, dans sa perspective exacte, voilà qui me va à merveille. Je songeai que, lui et moi, nous formions un romancier en deux personnes, et un romancier très acceptable, ma foi.

J'avoue que je regrette infiniment le Cyclone. Il est trop tard, toutefois, pour que j'en puisse tirer quelque chose. Il ne le racontera plus jamais aussi somptueusement. C'est en effet qu'il est le contraire d'un bel esprit qui polit ses anecdotes, et les réédite chaque fois qu'on les lui demande. Il est capricieux ; je suppose qu'il lui faut, pour parler, autant d'inspiration qu'à moi pour écrire, et sait-on jamais quand l'inspiration vous visite ? Dieu merci, elle l'a visité hier. Nous avions déjeuné en garçons dans une gargote derrière le jardin des Plantes. Nous décidâmes de marcher un peu. Il me dit :

— Est-ce que tu l'as connu, toi, Roberti ?

moi : Oui, je l'ai connu un peu, il y a sept ou huit ans. Je le rencontrai à droite ou à gauche, chez l'un chez l'autre, tu sais comment ça se passe. Je ne peux pas dire que je l'aimais beaucoup. Il avait quelque chose de surnoisement déplaçant. Gentil, oh, ça, il était tout ce qu'il y a de gentil, aimable, empressé, un peu sirupeux même. Mais, quoi, on a ses têtes. La sienne, avec ses beaux yeux de velours derrière ses lunettes, sa bouche ironique — tu sais : une bouche toujours en représentation, la bouche de quelqu'un qui n'arrête pas de se surveiller, qui veut qu'on dise de lui : « Il a des lèvres spirituelles », tu vois le genre —, eh bien, sa tête ne me revenait pas. Alors, tu me connais, hein. Moi, j'ai besoin de me sentir en confiance pour faire la conversation, sinon il n'y a plus personne. Avec ton Roberti, j'avais l'impression d'être amidonné. Raide et craquant.



JOUER PERLÉ

LUI : Tu avais tort.

MOI : Sûrement. Mais je suis incapable de me forcer. Et puis j'ai des timidités. Certaines personnes que j'admire et que j'aime, figure-toi que je n'ai aucune envie de les rencontrer. On me dirait demain : tenez, on va vous présenter à Balzac, à Spinoza, à Voltaire, ils ont entendu parler de vous, ils ont envie de vous connaître, ils vous attendent à telle heure, je serais empoisonné, mon vieux. Empoisonné. J'ai lu leurs ouvrages tant et plus, je les connais par cœur ; je n'ai aucune curiosité pour leur personne. Comment expliques-tu cela ? Je ne suis vraiment à l'aise que dans la société de crétins comme toi.

LUI : Les grands hommes ne sont pas amusants.

MOI : Non. Ce n'est pas cela. Les grands hommes sont aussi amusants que les autres. Mais quand je suis avec eux, j'ai le sentiment bizarre que je n'en tire rien, que je n'apprends rien, que c'est moi, au contraire, qui sers de nourriture. Alors ça, mon vieux, ça m'est intolérable. Servir de bifteck, ce n'est pas ma vocation. Je ferais plutôt partie des carnassiers que des ruminants, et l'imbécile, c'est très nourrissant. L'imbécile, c'est une nourriture forte en calories et en vitamines. C'est du bœuf. J'ai un appétit d'ogre.

LUI : Roberti aurait dû te plaire. C'était un homme dont on pouvait abondamment se repaître.

MOI : Vraiment ?

LUI : Tu n'étais pas sensible à son charme ?

MOI : Pas du tout. Je le trouvais détestable. Et son côté provincial me portait sur les nerfs. Le provincial qui joue au vieux Parisien, non, non, et non !

LUI : C'était un Parisien authentique, fils de Parisiens.

MOI : Pas d'objections stupides, s'il te plaît. Je te dis que c'était un provincial. Tiens : il était émerveillé et blasé. C'est le signe du provincialisme renforcé. Il *attachait de l'importance*. J'ai horreur des gens qui attachent de l'importance. Ils me flanquent des paniques métaphysiques.

LUI : Qu'est-ce que tu racontes ? Roberti n'était pas si mal que ça. Il avait du goût, il comprenait beaucoup de choses.

MOI : Mais oui, mais oui. Ne me fais pas dire ce que je ne dis pas. Il y a des provinciaux de valeur. Roberti en était un. J'appelle provincial un homme qui est blasé à contretemps et émerveillé par des niaiseries. J'ai parlé une fois de Beethoven avec Roberti. Il admirait, bien sûr, mais avec un peu de dédain. Il était blasé de Beethoven, cet idiot-là. Voilà le provincial. Une autre fois il m'a raconté une petite aventure qui lui était arrivée. Cela n'avait pas le moindre intérêt, mais il avait tout retenu, les moindres détails. Et il fallait voir comme il les exposait, ces détails. Il les filait, il les perlait, comme une vieille dame au piano. Par exemple, dans son histoire, il buvait coup sur coup deux verres de whisky, et je ne sais plus qui lui mettait la main sur le bras. Mon cher, cela prenait une de ces allures mystérieuses et surhumaines ! Tout le monde boit du whisky ; personne n'en fait un roman. Roberti, lui, faisait des romans sans arrêt. Dès que quelque chose le touchait, cela devenait noble, ténébreux, significatif, sublime. A pouffer ! Il ne le disait pas, bien sûr, mais on sentait, à chacune de ses paroles, qu'il se considérait comme une sorte d' élu du destin,



ŒUVRES ROMANESQUES III

que tout ce qui lui arrivait était exemplaire. Il parlait de lui-même avec respect, avec dévotion. Ces choses-là donnent le vertige, à moi du moins.

LUI : Il y a du vrai dans tout cela.

MOI : Imbu. Voilà ce qu'il était. Infatué. Pouah ! En enfer les imbus et les infatués ! Ils commettent le crime impardonnable. Le crime métaphysique. Seule l'humilité la plus abjecte est permise à la créature humaine.

LUI : Roberti, mon vieux, c'était Faust.

MOI : Faust ? Pour moi, c'était plutôt Monsieur Bovary.

LUI : Tiens, c'est drôle ce que tu viens de dire. « Monsieur Bovary. » Sa femme l'avait appelé comme ça, un jour.

MOI : Comment va-t-elle, sa femme ?

LUI : Comme ça. Elle a vieilli.

MOI : La pauvre !

LUI : Lorsqu'on a mis Roberti en prison, Agnès a été très bien. Elle n'a pas manqué une seule visite. Au procès tout le monde l'admirait. Une dignité, mon vieux ! Une allure ! Je l'ai beaucoup vue à ce moment-là. Je causais des heures entières avec elle. Je lui disais : « Mais enfin, Agnès, est-ce que vous l'aimez ? » Elle me répondait : « La question n'est pas de savoir si je l'aime, mais si je suis, oui ou non, sa femme. » Tu sais que je suis le parrain d'un des garçons, de Jacques. Un jour Jacques a dit : « Papa, c'est un salaud. » Il a dix-huit ans. Il est grand comme toi. Elle lui a envoyé une paire de claques. Vlan !

MOI : Tu as dû quand même avoir quelques soirées pénibles.

LUI : Eh bien, oui et non. Beaucoup moins pénibles que l'on n'aurait pu le prévoir. D'abord, comme je te dis, Agnès était transformée. Je l'avais toujours prise pour une personne assez effacée. Mais c'est qu'elle n'avait pas trouvé sa vocation. Elle avait quarante-six ans. Jusque-là elle n'avait guère vécu. Et puis un jour la tragédie a fondu sur la famille. La veille, elle s'était endormie baronne Hulot ; elle se réveillait Véronique Graslin. Elle passait du sordide au grandiose, d'Henry Bernstein à Sophocle.

MOI : M^{me} Roberti héroïne de Sophocle ! Tu dis n'importe quoi. Les femmes ont le goût du malheur, tout simplement. M^{me} Roberti ne fait pas exception à la règle. C'est le vieux préjugé : nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. Un jour j'écrirai un livre sur les femmes. Je montrerai qu'elles sont la proie d'un double fétichisme : le fétichisme du succès et le fétichisme de la souffrance. D'où je conclus qu'elles sont des êtres inférieurs.

LUI : Fétichiste ou non, Agnès, dans ces semaines vraiment terribles, a été admirable. Elle s'est révélée. Et comme tous les êtres qui se révèlent à eux-mêmes, elle a été heureuse. Les chemins du bonheur sont bizarres.

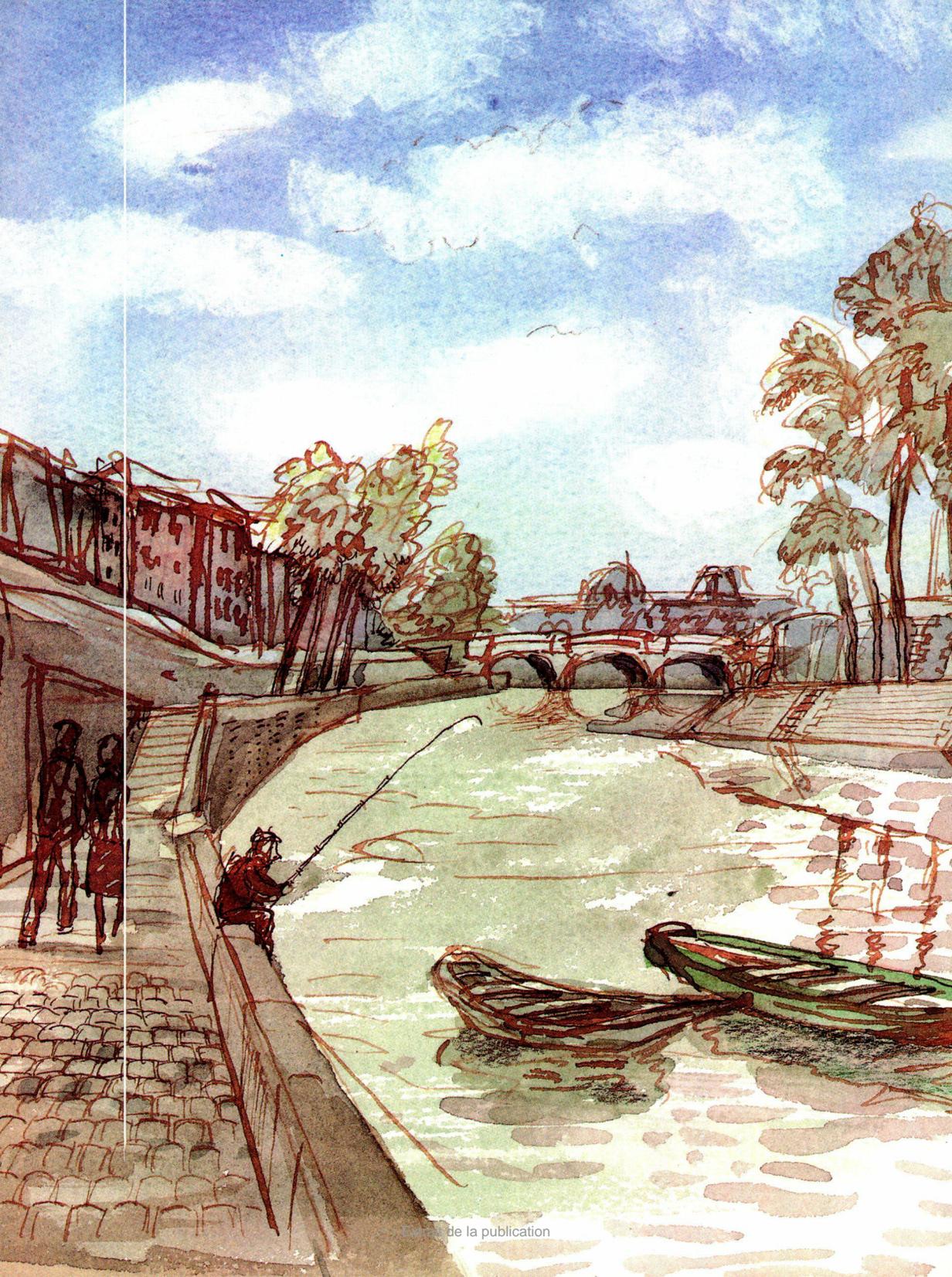
MOI : Roberti l'a fait beaucoup souffrir ?

LUI : Mais non. Jusqu'au bout il a « maintenu la fiction ».

MOI : Quelle fiction ? Je ne comprends pas.

LUI : La fiction du mariage, du couple. Il y a des choses qu'il n'aurait pas osé faire. Ainsi, il prenait tous ses repas en famille. Enfin, presque tous. C'était rarissime quand il n'était pas là à déjeuner ou à dîner. De même pour les vacances. Les vacances, c'était sacré pour lui. Il les passait avec Agnès et les





SYSTÈME CROCODILE

enfants, quitte à s'ennuyer comme un rat mort pendant un mois ou six semaines. Cela faisait partie des obligations morales. Les hommes sont ainsi : ils foulent aux pieds les lois divines et humaines, mais ils trouveraient sacrilège de rompre les petites habitudes, de chambouler les petites conventions.

MOI : Je vais te dire : ton Roberti était un affreux bourgeois doublé d'un hypocrite.

LUI : Pauvre Edouard ! Oui, je pense qu'extérieurement c'est l'impression qu'il donnait. Quand on le résume pour le public, on voit un affreux bourgeois et un hypocrite. Mais il y avait un peu de grandiose dans son âme. Il se raccrochait peut-être aux repas de famille et aux vacances comme un homme qui roule dans un précipice se cramponne à des arbustes ou à des touffes d'herbe. Il n'avait rien d'autre sous la main.

MOI : Est-ce qu'Agnès et lui faisaient chambre à part ?

LUI : Justement pas. Ça aussi, ça faisait partie de la fiction.

LUI : Je me demande dans quelle mesure Agnès était dupe de cette fiction-là.

LUI : Elle l'était tout à fait.

MOI : Elle n'a sans doute jamais rien compris à son mari.

LUI : Si. Elle comprenait très bien toute une partie de lui, encore qu'il fût assez difficile à comprendre, surtout pour une femme. Il n'y avait rien de féminin en lui. A mes yeux, c'était le mâle dans toute sa beauté — ou dans toute son horreur, comme tu voudras. Il était prudent, assez froid, il ne croyait jamais à l'impossible, ce qui est un trait d'homme. Il adorait les solutions moyennes, les compromis, les cotes mal taillées. Très patient aussi : un vrai Chinois. A croire que le temps n'existait pas pour lui. Durant certaines périodes, je l'ai vu traverser les jours, les semaines, les mois comme une espèce de bouillie temporelle. Il attendait. Je n'ai jamais vu personne savoir attendre comme lui. Sa vie était une attente perpétuelle. Quand une de ses combinaisons politiques réussissait, après mille petits travaux concentriques, il portait son attention sur un autre projet, et ainsi de suite. Quelquefois, il me faisait songer à un crocodile qui digère entre deux eaux, les yeux fermés. Les années glissent sur sa carapace sans laisser de trace. Il ne vit que pour cette attente, il en tire des plaisirs que ni toi ni moi ne pouvons imaginer.

MOI : Pardon, pardon ! J'imagine très bien. Je pratique moi-même volontiers le système crocodile. Crois-tu qu'il ne faille pas une patience angélique pour tuer le temps entre deux bouquins, quand on est homme de lettres ?

LUI : L'immobilisme d'Edouard rendait Agnès nerveuse. Les femmes aiment qu'on s'agite, même si cette agitation ne conduit à rien. L'immobilité du mâle les exaspère. Note que dans la patience de Roberti, il entrait une certaine dose de paresse. Il me semble que, quand je te parle de lui, je te fais le portrait idéal de l'homme, *vir*, par opposition à la femelle. Pour couronner le tout, il était raisonnable. Il était mené par la raison. Jamais il ne faisait quelque chose d'imprudent, de fantaisiste, d'inattendu. D'ailleurs, il aimait la raison, il en était amoureux. Il ne croyait qu'à cela. Il avait un beau mépris pour les gens qui agissent par impulsion, à tort et à travers, sans regarder plus loin que le bout de leur nez.

ŒUVRES ROMANESQUES III

MOI : Cela ne l'a pas empêché de faire des bêtises, lui aussi, et assez grosses.

LUI : Ah, mais cela, c'est une autre affaire. Je te parle de Roberti avant le drame, de Roberti dans son état normal, tel que tout le monde l'a connu, député de Paris, ancien avocat, vice-président de la commission des Arts et Lettres. Il n'y a pas si longtemps de cela. Trois ans, trois ans et demi. C'était une figure familière. On le voyait dans les générales, on le rencontrait dans les dîners en ville avec Agnès, à qui il avait même offert un vison. Bref, c'était un ami des mille personnes qui font le Tout-Paris. Puis il y a eu l'autre Roberti, celui qui a éclos tout d'un coup et qui a vécu l'aventure de Faust.

MOI : Je vois bien qui était la Marguerite de ce Faust, mais pas son Méphisto.

LUI : Son Méphisto, c'était lui-même. Tout s'est passé à l'intérieur ; mais si tu regardes bien, tu aperçois derrière une voile l'histoire de Faust. Roberti a vendu son âme sur le tard, après une vie assez honorable, une vie en tout cas prudente, qui ne l'aurait sans doute pas mené au paradis, mais au moins au purgatoire. A cinquante ans, il pouvait penser que son salut était accompli, qu'il n'avait plus rien à craindre dans ce monde-ci ni dans l'autre. La vie ne l'avait jamais placé dans une situation difficile ; il était plutôt bon, plutôt généreux, plutôt bienfaisant, etc. Il y a des gens, comme cela, qui passent à côté de la tragédie. Les péchés qu'ils commettent sont sans conséquence. Ils ne savent pas épaissir la faute. Quand ils font une malpropreté, ils l'oublient. Cela ne marque pas beaucoup plus sur leur âme qu'une bonne action. C'est épidermique. Roberti était un épidermique. Je ne l'ai jamais vu engager son âme dans ses actes. Il la gardait en réserve. Les gens comme lui ne tiennent pas énormément à la terre ; on dirait qu'ils se moquent du monde. Aussi ne pèsent-ils jamais très lourd. Je te dessine tout cela à grands traits, mais tu vois le tableau d'ensemble.

Donc, la route de Roberti passait par des hauts et des bas. Il y avait des côtes, des descentes en roue libre ; tantôt c'était une belle route nationale, droite, large, goudronnée, ombragée de beaux arbres ; tantôt un chemin pierreux, tourmenté, en zigzag, mais il n'y avait pour ainsi dire pas de carrefours. Il suffisait de marcher. On pouvait espérer que cette marche durerait soixante ou quatre-vingts ans, sans encombre ; qu'un beau jour, Roberti, très fatigué et très honorable, se coucherait paisiblement dans le fossé et rendrait son âme un peu grise (un peu seulement, et d'un gris plus proche du blanc que du noir) à Dieu. Mais pas du tout. Tant qu'on n'est pas mort, rien n'est arrangé. Après cinquante ans de marche à pied, voilà que mon Roberti tombe sur un carrefour. Tu te le représentes s'arrêtant pile, se prenant la tête dans la main, pour savoir s'il faut tourner à droite, à gauche, ou aller tout droit. Tu imagines Hercule entre le vice et la vertu. Eh bien, tu te trompes. Il n'a pas eu une seconde d'hésitation. IL N'A PAS VU LE CARREFOUR. Voilà ce qui se passe avec les gens raisonnables. Ils sont myopes, ou perdus dans leurs pensées. Roberti, comme un imbécile, a continué tout droit, alors que, justement, il fallait tourner à droite ou à gauche. Je veux dire qu'il a cru qu'il n'y avait pas de problèmes alors que, justement, il y en avait un. En fait, il a commis le péché d'orgueil. Il a eu confiance en lui, confiance en son destin. Son raisonnement a été le suivant : « A moi, il ne peut rien arriver de grave. Je suis trop raisonnable. » Au lieu



UNE ÂME DISPONIBLE

d'avoir les yeux fixés sur son chemin, au lieu de scruter le paysage, il regardait complaisamment en lui-même. Il se berçait du spectacle de sa réussite intellectuelle ou morale. Il contemplait avec amour son âme pure.

Il n'y a pas une grande différence d'aspect entre les chemins du mal et les chemins du bien. C'est à peu près le même paysage. Les arbres, les maisons, les gens qu'on rencontre sont les mêmes. Seule la signification change. Quand on ne se méfie pas, on n'y voit que du feu. Rien ne ressemble plus à un ange qu'un démon, et *vice versa*. Edouard posait ses regards sur ce qui l'entourait avec la même bienveillance, la même indifférence si tu veux, ou la même négligence que la veille. Il se croyait toujours « protégé ». Il ne l'était plus.

MOI : Tout ce que tu dis là a un grand fumet religieux. Est-ce que Roberti était croyant ?

LUI : Non, mais avec ces âmes-là, ça n'a pas d'importance. Jusqu'au carrefour, Roberti n'avait pas vraiment besoin de Dieu. Il était sauvé d'avance. Il était du bon côté. Il était de la race d'Abel. Après, dame, après, c'était une autre affaire. Il est allé trop loin. Si loin qu'il ne savait même plus où il était.

MOI : Tu crois qu'il a été damné ?

LUI : Cela se pourrait.

MOI : C'est cher !

LUI : Enfin, damné, c'est vite dit. Nous voyons les choses en gros. Il y a toujours un millionième de fraction de seconde qui peut nous échapper ; cela suffit à l'âme pour passer au travers. Peut-être que Roberti a eu son millionième de fraction de seconde et qu'il est en ce moment à la droite du Père.

MOI : Je commence à croire que, quand nous serons au paradis, nous y rencontrerons une foule de gens que nous avons toujours soigneusement évités à Paris. Tu verras !

LUI : C'est à craindre. Mais ils auront changé.

MOI : Espérons.

LUI : Imagines-tu Abel changeant soudain de personnalité et devenant, à cinquante ans, Caïn ? C'est ce qui est arrivé à Roberti. La métamorphose s'est opérée sous mes yeux. Cela n'a pas mis longtemps : deux ans tout au plus. Le mal n'a aucune peine à envahir une âme *disponible*. Or celle de Roberti l'était autant qu'âme peut l'être. Pourquoi cette âme, de grise qu'elle était, a-t-elle viré au noir, plutôt que de virer au blanc, plutôt que de rester dans son gris ? J'ai cru d'abord que Roberti s'était damné par facilité, ainsi qu'il arrive souvent. Mais c'était une vue trop courte. Il n'est pas plus facile de faire le mal que de faire le bien. Cela demande autant d'énergie. Si, comme la plupart des hommes, Roberti avait suivi sa pente, elle ne l'eût pas mené en enfer.

MOI : C'est donc qu'il n'a pas suivi sa pente.

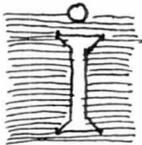
LUI : D'une certaine façon, il l'a suivie. Ou plutôt non : il a suivi une certaine pente en croyant que c'était la sienne, et il se trompait. Ce n'était pas la sienne. Elle lui semblait souvent un peu raide, il glissait dans des toboggans inattendus, il se retrouvait parfois dans de curieuses vallées, mais il se disait que cela n'avait pas d'importance. Il se disait qu'il n'était pas possible que lui, Roberti, vécût jamais dans ces pays chaotiques et inhumains ; qu'au moment où il le désirerait,

ŒUVRES ROMANESQUES III

il réintégrerait comme par enchantement les coteaux modérés, les ciels bleu pâle, la température douce de l'Ile-de-France, les harmonieux jardins où de toute éternité les élus se promènent paisiblement. Il croyait qu'avec lui, il y aurait toujours de la ressource. A force de croire cela, on se trouve, un jour, à bout de ressource. Les gens qui, comme Roberti, ne font pas attention, et qui comptent sur eux, sont au fond des orgueilleux ; et l'orgueil, par les voies les plus bizarres, mène toujours à l'abjection. Il faut être vigilant, il faut être persuadé que rien n'est jamais acquis, il faut trembler sans cesse. Le monde pèse lourd. C'est là sa caractéristique. Dès qu'il s'allège, les gens respirent et crient de joie. Ils sont comme des cerfs-volants lâchés en plein ciel, ils se grisent d'espace et d'azur. Ils croient que la ficelle a cassé, qu'on va grimper à l'infini. Les malheureux ! C'est à ces moments-là qu'ils devraient se méfier le plus. La ficelle n'est pas cassée. Elle se tend brusquement, quand on s'y attendait le moins. En une minute tout est par terre. Cinquante ans d'exercice assidu — je dirai même voluptueux — de la raison ont mené Roberti à la folie.

MOI : Tu veux dire : aux folies.

LUI : C'est pareil.



L est temps peut-être que je donne ici, avant de continuer notre conversation, un aperçu de notre voyage. Nous sommes au mois de juin. La température est douce. Ni lui ni moi n'avons de pardessus. Nous avançons d'un pas irrégulier, plutôt lent ; nous nous arrêtons parfois. Non pas que les spectacles de la rue, ou le pittoresque des maisons nous retiennent (nous sommes bien trop absorbés par ce que nous disons), mais c'est qu'il est difficile de parler sans s'immobiliser de temps à autre. La conversation est une musique ; elle rythme notre pas. D'ailleurs notre corps existe à peine. Nous ne sommes attentifs qu'à notre pensée. Il me semble que Paris se prête très bien, au printemps surtout, à ces longues promenades bavardes. Son aspect, aussi, nous est si familier, à nous qui y vivons depuis notre naissance, que rien d'imprévu ne vient détourner notre attention.

Du reste, n'est-ce pas une sorte de « roman parisien » que me raconte mon camarade, et un roman contemporain ? Je circule, avec le romancier, dans le décor même de l'histoire. Walter Scott lui-même, si évocateur dans ses récits historiques, ne m'en donne pas autant. Où suis-je ? Faisons le compte. Nous

PLUS FAUST QUE NATURE

avons longé le jardin des Plantes par la rue Buffon et le quai Saint-Bernard ; nous sommes passés devant la Halle aux Vins qui dégage une odeur de tonneaux. Voici le pont Sully qui conduit à l'île Saint-Louis, et l'île elle-même. Je jette un coup d'œil sur ses découpures traditionnelles, sur le ciel bleu pâle. Quelle heure est-il ? Trois heures moins vingt-cinq.



MOI : Si on allait prendre un café ?

LUI : On en a déjà pris un tout à l'heure. Je suis rassasié pour deux heures au moins. Je n'ai pas soif. J'ai simplement envie de me balader et de causer. As-tu affaire aujourd'hui ?

MOI : Rien du tout. Je suis libre comme l'air. Tout à toi et tout à

Roberti.

LUI : Quel bonhomme, hein, quand même, ce Roberti ? Penser qu'on a connu le docteur Faust !

MOI : Tu dis que Roberti avait un respect superstitieux pour la raison. Il me semble que le docteur Faust, lui, ne respectait pas tant que cela la raison. Il lui faisait toutes sortes de farces. Il était à tu et à toi avec le surnaturel. Il évoquait le diable, il l'enfermait dans des cercles magiques.

LUI : Dans son genre, Roberti a fait la même chose. Bien entendu, avec lui, il n'était pas question de surnaturel. Il n'était pas un personnage de théâtre dont l'auteur représente les actes sous une forme poétique ou symbolique. Mais il a traversé tous les sentiments de Faust, il a accompli toutes ses démarches. La différence, c'est que cela a été invisible. Cela se passe ainsi dans la vie. Les choses ne sont jamais allégoriques ; elles ne forment point tableau. Les hommes n'ont pas à côté d'eux un Goethe pour comprendre à leur place, et peindre leur vie ou la synthétiser pour leur enseignement. Ils doivent se débrouiller tout seuls dans leur obscurité, avancer à travers la forêt vierge, reconnaître des chemins que d'autres ont déjà parcourus. Résultat, ils ne se débrouillent pas. Roberti, sans le savoir, était plus Faust que nature.

MOI : Plus Faust que nature, c'est un peu vif !

LUI : Mais non. Tu vas voir. Dans l'histoire de Faust, selon Goethe, il y a plusieurs propositions choquantes. Ceci particulièrement : le jeune Faust, après la métamorphose, ne ressemble plus du tout à l'ancien. Tout se passe comme si le changement du corps avait entraîné le changement de l'âme. Or l'immortalité, c'est la mémoire. A quoi sert d'être immortel si l'on ne se

souvent pas de ses existences antérieures? Dès qu'il est transformé, Faust semble perdre tout souvenir. Il oublie sa sagesse de nonagénaire, son expérience, sa philosophie, tout le bazar qu'on peut amasser en quatre-vingt-dix ans. C'est un naufrage à peu près complet. Il ne lui reste plus que quelques tics de langage, et une certaine façon d'aller droit au but que l'on n'a jamais dans la jeunesse, mais que l'on acquiert avec l'âge. Ce vieux docteur devient un jeune daim.

MOI : Bon. Et alors?

LUI : Mais c'est toujours le contraire qui se produit. Le corps ne modèle pas l'âme ; c'est l'âme qui modèle le corps. Les apparences sont la réalité. Le visage est le portrait du cœur. Je le vérifie constamment. Je l'ai vérifié chez Roberti. En trois ans son visage a pris l'aspect de sa nouvelle âme. Cela a commencé avec l'œil. De petites rides se sont formées sous sa paupière ; son regard est devenu terne et dur. Pourtant jadis il avait eu ce qu'on appelle de beaux yeux, dans le genre velouté et pensif. A cinquante-deux ans, son œil s'est mis à ressembler à celui d'une poule. De proche en proche, tout son visage s'est modifié. A croire qu'à l'intérieur les os travaillaient comme du bois, et qu'il se produisait quelque chose comme une révolution de la nature, un plissement.



MOI : Est-ce que ce n'était pas tout simplement une de ces métamorphoses que l'on subit périodiquement? Tu connais le processus comme moi. On ne vieillit pas d'une façon insensible, mais tous les dix ans, ou tous les quinze ans, on a un « coup de vieux », comme si la nature vous avait oublié et se ressouvenait de vous tout à coup, pour vous mettre de niveau avec votre âge réel. Tiens, moi, par exemple, vers vingt-huit ans, j'ai vieilli à toute vitesse pendant trois semaines. Mes cheveux sont tombés, mon ventre s'est arrondi, un beau matin je me suis réveillé avec un esprit différent : plus accommodant, plus rassis. J'ai été épouvanté. J'ai vraiment cru que l'ange Azraël m'avait touché du bout de son aile noire. Et d'ailleurs c'était bien cela. Mais il n'y a pas que de mauvais côtés dans l'affaire. Ces tremblements de terre sont féconds. Ils font mûrir les moissons humaines. Ensuite de quoi on a dix ou quinze ans de tranquillité. Regarde-moi : j'ai aujourd'hui à peu près la même gueule qu'à vingt-huit ans, après la métamorphose. J'attends la métamorphose suivante, qui ne doit plus beaucoup tarder maintenant. Vers quarante-cinq ans, je connaîtrai ma tête de sexagénaire. Ce sera un moment pénible, mais j'ai appris à m'en foutre. L'embêtant, avec les petits secrets de la nature, c'est qu'il n'y a qu'une seule façon de les connaître : vieillir. Ils n'apparaissent jamais avant l'heure! Pour en revenir à Roberti, est-ce qu'il ne lui est pas arrivé la même chose à cinquante ans qu'à moi à vingt-huit? c'est-à-dire la métamorphose normale et périodique?

LUI : Il est possible que sa métamorphose normale, comme tu dis, ait coïncidé avec sa métamorphose morale, et qu'elle ait encore aggravé les choses. Mais j'ai eu plutôt l'impression qu'il *changeait de saison*. Édouard, jusqu'à cinquante-deux ans, avait été un homme printanier : le teint frais, la joue ronde, le cheveu un peu mince, mais délicieusement ondulé. Et puis il est passé brusquement du printemps à l'automne. Non pas un automne doux et tempéré,

REFLETS DORÉS

non pas l'été de la Saint-Martin, mais une saison infernale. Sa bouche a pris un pli dégoûté. En revanche, il a un peu maigri ; il est devenu plus jeune d'allure. Tu vas encore te moquer de mes visions religieuses : il m'a semblé habité tout à coup par le diable ; je me suis figuré qu'il était pourri sur pied, que son sang s'était changé en une bouillie purulente et nauséabonde, que tout, à l'intérieur de lui, était vénéneux. Ces poisons internes, ces fermentations de marmite de sorcière, se manifestaient à la surface par des lividités fugitives sur sa figure, une peau fatiguée, des joues flasques, c'était la vraie pourriture de l'automne. Rongé, consumé par-dedans, voilà l'impression qu'il donnait.

MOI : Tout ça, c'est joli, mais c'est du roman. Circonstance aggravante, c'est du roman catholique. Enfin, bon Dieu, on ne se damne pas parce qu'on tombe amoureux à cinquante ans d'une demoiselle de vingt-cinq. Tu ne me feras jamais avaler ça. C'est de la foutaise et de la rigolade. Tu brodes ! A cinquante ans, l'amour n'est pas un péché. Ni à quatre-vingts d'ailleurs.

LUI : Bien sûr que non. Ne me fais pas dire ce que je ne dis pas. Roberti ne s'est pas damné parce qu'il est tombé amoureux à cinquante ans. Il a été damné. Nuance. Certaines gens n'ont jamais à prouver s'ils sont ou non généreux, courageux, stoïques. On peut supposer qu'ils ont ces qualités-là et que seule l'occasion leur a manqué pour les exercer. Bienheureuse incertitude ! J'ai connu ainsi quelques saints putatifs, qui n'ont point commis une seule mauvaise action dans toute leur vie, parce qu'ils ont eu la veine de n'être jamais placés dans une circonstance délicate.

MOI : Voici comment je traduis ton charabia : Roberti n'était, au fond, qu'une espèce de pharisien. Tant que sa vie a été simple, il s'est conduit à peu près convenablement ; mais dès que les choses se sont un peu compliquées, il s'est montré sous son vrai jour, et tout le monde a vu que c'était un salaud.

LUI : Si tu veux. Mais il n'y avait aucune raison pour que les choses se compliquassent pour lui. Il y avait toutes les raisons pour que tout restât simple jusqu'au bout.

MOI : Allons, en fin de compte, il n'a pas à se plaindre. Grâce à sa déveine il est passé de l'état médiocre à l'état tragique. Je vois là une promotion. Jusqu'à cinquante ans, ton Roberti, c'était le néant. Il n'avait pas d'âme. Et puis, à cinquante ans, il s'en est découvert une. Mauvaise, ignoble, tout ce que tu voudras, mais une âme.

LUI : Je vois que nous sommes d'accord.

MOI : Quel âge avait-il exactement quand il a connu la demoiselle Mignot ?

LUI : Cinquante ans. Leur liaison a duré trois ans.

MOI : Elle était jolie ? D'après les photos on se rend mal compte. Est-ce que tu l'as vue ?

LUI : Pendant leur liaison, pas plus de trois ou quatre fois. Je la revois encore, de loin en loin. Jolie ? Oui, elle était plutôt jolie. Mais l'amour et la beauté sont deux choses différentes. Elle était singulière. Très plaisante, très charmante. Une peau superbe, mate. Ce qui était frappant, c'étaient ses yeux : immenses, bruns, doux, « avec des reflets dorés », comme disent les romanciers. Je m'étais toujours demandé ce que cela signifiait, des reflets dorés dans les yeux, jusqu'au jour où j'ai vu la belle Solange.



ŒUVRES ROMANESQUES III



MOI : C'est vrai, elle s'appelait Solange. J'avais oublié.

LUI : Solange-Antoinette-Louise Mignot, secrétaire de son état. C'était une gentille fille, vraiment.

MOI : Pourquoi parles-tu d'elle au passé ?

LUI : Probablement parce qu'elle est liée à Roberti dans mon souvenir. Et aussi sans doute parce que les trois années pendant lesquelles elle a aimé Edouard ont été (et seront) les seules qu'elle aura réellement vécues. Tout le reste est du remplissage. Elle a devant elle quarante ou cinquante ans de limbes. A vingt-cinq ans, elle a eu la chance d'aimer un homme qui était dans un état exceptionnel, et qui l'a fait merveilleusement souffrir. Elle a été malheureuse comme les pierres, mais elle existait. Tantôt (c'était rare) elle était au septième ciel, tantôt (c'était très fréquent) elle était triste, son cœur hivernait. Roberti lui a travaillé l'âme avec férocité, il l'a *fatiguée*, mais je suis prêt à parier que, pendant les trois ans qu'ont duré ses amours, elle ne s'ennuyait pas. Elle se plaignait en elle-même ; elle se disait sans arrêt qu'elle avait eu bien de la guigne de tomber sur un homme marié, quinquagénaire par surcroît, et qui ne l'aimait pas. Cependant quelque chose de plus intérieur encore, de plus profond devait lui souffler que ce n'étaient là que des jérémiades pour la forme. Elle portait l'amour sur la figure, et le bonheur que donne l'amour aux femmes amoureuses. Son petit esprit s'y perdait mais son instinct (ou son cœur) s'y retrouvait très bien. La façon dont Roberti l'aimait était aux antipodes de l'amour cliché, poncif, de l'amour rassurant et habituel ; il avait l'air de se foutre d'elle dans les grandes largeurs, jamais de cadeau, jamais de sorties, des rencontres à la sauvette, une espèce de honte et de dégoût, etc. ; mais l'amour était quand même là, et beaucoup plus violent que dans la plupart des passions classiques.

Pauvre Solange ! De temps en temps, elle songeait avec nostalgie qu'elle aurait pu avoir un amant « normal » au lieu de ce bandit. Un homme jeune, gentil, célibataire naturellement, qui lui aurait envoyé des fleurs, qui lui aurait téléphoné en pleine nuit rien que pour entendre sa voix, rien que pour respirer avec elle, qui l'aurait emmenée en week-end dans des auberges cossues des environs de Paris, qui lui aurait offert des sacs à main ou des bijoux de couturier, et qui un beau jour, le temps et la tendresse aidant, aurait pudiquement proposé le mariage...

MOI : Pouah !

LUI : Attends. Elle pensait tout cela parce que c'est la pente des rêveries féminines. Mais elle comparait ce tableau idyllique avec sa situation, et finalement elle préférait sa situation de maîtresse humiliée, cet homme de cinquante ans qui la rendait malheureuse, etc. C'est qu'il avait une qualité inestimable : elle l'aimait. Elle l'avait aimé la première fois qu'elle l'avait vu. En fait, c'est elle qui l'a séduit, et non pas lui qui l'a séduite.

MOI : Et alors ? C'est toujours comme cela que cela se passe. Les femmes choisissent, et les hommes obtempèrent. Probable que M^{lle} Mignot avait un penchant pour les vieux messieurs. Cela se voit couramment. Les psychanalystes appellent cela une fixation au père.

LUI : Elle était secrétaire d'un ami d'Edouard, que tu connais d'ailleurs : Dietz.

TOUJOURS SUR LE QUI-VIVE

MOI : Abel Dietz ? Oui, je le savais. Mais je le connais très peu, ce Dietz.

LUI : Peu importe. Donc Solange était la secrétaire de Dietz. Elle avait vu Roberti pour la première fois deux ans environ avant leur aventure. J'ai un peu oublié les détails. Roberti était allé voir Dietz pour je ne sais quelle affaire de subvention. Ah si, voilà : Dietz avait acheté l'hôtel Boucherat, qui est une des belles maisons du Marais, classé, mais complètement abîmé, délabré, menaçant ruine, et il aurait bien voulu que l'Etat l'aîdât un peu pour le remettre d'aplomb. Bref, Roberti, spécialiste des Arts au Parlement, va voir Dietz qui, du reste, était son copain de longue date. Et qui le reçoit ? Qui le fait entrer ? M^{lle} Mignot. Elle le trouve magnifique, séduisant, d'une séduction un peu blette, mais d'autant plus exquise ; elle en tombe raide amoureuse. Sans compter que Roberti n'était pas un inconnu. Les journaux parlaient de lui de temps à autre, à propos d'une loi qu'on avait votée ou qu'on n'avait pas votée, qu'il avait appuyée ou combattue ; à propos de tel ou tel remaniement ministériel, les chambriers citaient son nom comme celui d'un ministre possible. Lui, Roberti, ne fait pas attention à Solange. Ou plutôt, il ne fait pas plus attention à elle qu'à toute autre jolie femme. C'est-à-dire qu'il la reluque, qu'il lui coule son regard rêveur et embué de quinquagénaire de charme en pensant vaguement : « Tiens, elle n'est pas mal, celle-là ; je coucherais bien avec elle, à l'occasion ! » Rien de plus. Tu sais, Roberti, en matière de femmes, il était toujours sur le qui-vive, toujours aux aguets. La petite Mignot passe dans son champ de vision : pourquoi pas la petite Mignot ?

MOI : En général, les gens comme Roberti, toujours sur le qui-vive, ne font guère l'amour. Ils passent leur temps à se raconter des histoires, et ils laissent échapper le poisson.

LUI : C'était le cas de Roberti. Il était romanesque en diable. Toutes les femmes un peu jolies qu'il croisait le plongeait dans des rêveries plus ou moins érotiques. Mais il n'allait pas très souvent au-delà de la rêverie. Je vais t'expliquer pourquoi : c'est qu'il n'appartenait pas à la franc-maçonnerie du plaisir, à la société secrète des hommes et des femmes faciles, qui se reconnaissent entre eux au premier coup d'œil et qui n'ont pour ainsi dire pas besoin de paroles pour arranger leurs coucheries. Il aurait bien voulu, Roberti, faire partie de cette maffia, mais que veux-tu, c'est un don. On en est ou on n'en est pas. Son tempérament lui fermait la porte de l'association ! Sans compter l'organisation de sa vie. On le voyait beaucoup trop dans le monde avec sa femme ; on le savait assidu chez lui, occupé par son mandat et ses diverses activités politiques, etc. Et puis sa manière, avec les femmes, était beaucoup trop distinguée. Involontairement, il les respectait. Il leur faisait des discours galants, des compliments fleuris, il les considérait, *il partait à leur conquête*. C'est la pire attitude possible pour quelqu'un qui veut séduire : on ne le prend pas au sérieux. Ou bien alors il fait peur. Bref, Roberti, dans l'ensemble, bien qu'on le trouvât agréable, ne remportait guère de succès. Les femmes les mieux disposées à son égard « craignaient de l'aimer » et ne lui cédaient pas.

MOI : Il me semble pourtant qu'il flottait autour de lui une sorte de halo donjuanesque, de réputation de tombeur. Les gens parlaient toujours de lui



ŒUVRES ROMANESQUES III

avec un sourire entendu. « Le beau Roberti... Roberti, c'est un chaud lapin, c'est un coureur... » Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ?

LUI : Pas grand-chose. Les gens disent n'importe quoi, tu le sais bien. D'ailleurs Edouard n'était pas mécontent de cette renommée, qui était assez vague. C'était tout au plus un halo, en effet. Un halo doré, qui lui semblait très seyant, qui rehaussait sa figure. Il se bornait à ne pas démentir quelque chose qu'il savait faux, mais qui le flattait et qui était sans danger. Même, implicitement, il confirmait, par un petit air vainqueur et un peu fat. Ses vraies aventures, car il en avait, il les tenait absolument secrètes. Comment les caractériser ? C'étaient des passions obscures, qui duraient quinze jours ou six mois, avec des femmes qui n'étaient pas de son milieu, et avec lesquelles il ne s'embarrassait pas. Des secrétaires, des vendeuses, des manucures, des infirmières. Elles avaient toutes quelque chose en commun : un certain air sage. C'est cela qui l'émoustillait. Il aimait à croire qu'elles étaient au-dessus de leur condition, soit par le caractère, soit par l'éducation, qu'elles étaient en exil, en quelque sorte, dans leur état subalterne. Chaque fois qu'il prenait une maîtresse, il vivait un peu (très peu : ce n'était même pas véritablement conscient) la légende de Persée et Andromède. Il lui fallait donc trouver (ou imaginer) quelque pureté chez ces dames. Pour rien au monde il ne serait allé se soulager avec une professionnelle. Il croyait à l'amour, ou du moins au sentiment. Il avait besoin d'envelopper le désir dans une petite griserie. Il ne lui suffisait pas de s'approprier un corps, il voulait en plus un peu du cœur et de l'esprit de la personne convoitée.

MOI : Un naïf, quoi !

LUI : Oui, un naïf dans les débuts. Ses commencements d'amours étaient toujours délicieux. Il craignait, il espérait, il s'enflammait d'une façon admirable. Il s'enivrait d'incertitudes. Il disposait d'extravagantes machines de guerre. Si la dame ou la demoiselle résistait une semaine ou deux, ce n'en était que plus beau. Mais si, au bout d'un temps raisonnable, il n'obtenait rien de l'objet, il se déprenait en un clin d'œil. Même chose quand il arrivait à ses fins.

MOI : Tout cela est bien ordinaire. Et tu fais des digressions sans arrêt. Nous en étions à sa première rencontre avec Solange. Elle est devenue tout de suite sa maîtresse ?

LUI : Pas du tout. Seulement deux ans après.

MOI : Quoi ? Il lui a fait la cour pendant deux ans ?

LUI : Mais non. En deux ans, il ne l'a pas vue plus de trois fois. C'est elle qui l'aimait en secret. Depuis le jour où elle l'avait introduit dans le bureau de Dietz, elle pensait à lui. Elle cristallisait sur lui. Lentement, l'idée de Roberti l'envahissait. Petit à petit, il devenait pour elle la mesure de toute chose. Elle l'ornait de toutes les perfections. C'était le parangon du charme, de l'élégance, de l'intelligence, de la noblesse, etc. Quand on lui présentait un homme, elle le comparait machinalement à Roberti, et il ne lui plaisait que dans la mesure où il se rapprochait de son âge, de son allure, de son teint, de son expression de visage.

MOI : Bon, c'est l'amour. Je connais. Saute le développement. Solange



SOLANGE ÉTAIT FATALISTE

crystallise pendant deux ans. Elle s'arrange pour rencontrer Roberti trois fois. Lui comme un imbécile ne songe pas une seconde qu'il est aimé, ne comprend rien... Ton histoire est vieille comme le monde.

LUI : En effet, tout se passe comme cela. Sauf que les trois rencontres ont été fortuites. Solange était fataliste, elle s'en remettait au destin pour la suite des opérations. Elle avait plus ou moins pris son parti de ne jamais manifester son amour si l'occasion refusait de se présenter. Elle était raisonnable, aussi. Tu penses qu'elle s'était documentée sur Roberti. Elle savait qu'il était marié, père de famille, et tout le reste. L'existence de Roberti lui apparaissait comme une chose aussi immuable, intouchable, inébranlable, définitive, cadencée que la colonne Vendôme. On ne rêve pas d'être propriétaire de la colonne Vendôme. On passe à côté, on admire en levant le nez, et on rentre chez soi.

Les femmes sont-elles indéchiffrables ou au contraire est-ce que les hommes sont aveugles ? Solange voit donc trois fois Roberti en deux ans. Chaque fois, c'est une surprise complète, elle a un coup au cœur, elle manque tomber dans les pommes. Eh bien rien n'apparaît sur son visage. Elle reste calme comme la Méditerranée le 15 août. Sa main ne tremble pas. Elle lui dit bonjour avec toutes les caractéristiques de l'indifférence. Roberti n'a pas le moindre soupçon. Il n'en oublie pas, pour autant, de prendre la pose : sourire tendre, regard appuyé, poignée de main insistante. C'est le réflexe habituel que produit sur lui la présence d'une belle femme. *In petto*, il se dit : « Inutile de faire le singe. Elle n'est pas pour moi. Elle est trop bien. Elle a sûrement un type. Enfin, on ne sait jamais. »

MOI : Elle était vraiment si bien que ça ?

LUI : Ce n'était pas ce qu'on appelle une beauté classique ; elle n'était même pas tellement bien faite ; mais tout était ravissant en elle, tout était désirable. Elle était plutôt menue, les jambes trop grêles, la gorge un tout petit peu trop forte ; cette disproportion, qui l'aurait empêchée sûrement d'être une miss France, était charmante. Elle avait de jolies épaules rondes. La tête était un enchantement : une bouche délicate, fraîche, bien dessinée, sur laquelle elle ne mettait jamais de rouge ; un nez un peu grand peut-être, mais en même temps mutin et voluptueux (une réussite dans son genre) ; ces yeux marron superbes, si larges qu'on avait l'impression d'y voir l'âme tout entière, avec des cils d'un centimètre de long ; l'oreille ciselée par Benvenuto Cellini en personne ; les sourcils tracés par Hokousaï ; le cou très rond, très sensuel, exactement dans la proportion de la gorge et des épaules. Avec tout cela, une peau céleste : rosée, dorée, tirant sur le bistre, d'un grain, d'une fraîcheur !

MOI : Blonde ou brune ?

LUI : Blonde, d'un blond clair. De beaux cheveux, soyeux mais pas très épais.

MOI : Blonde aux yeux noirs ? Elle était décolorée.

LUI : Evidemment. Mais l'ensemble était très bien. Elle ne faisait pas poupée le moins du monde, et sa blondeur n'avait pas l'air particulièrement artificielle. C'était très frais et très plaisant. Ce qui attirait d'abord Roberti, chez les femmes, c'était le visage. Son désir s'accrochait au visage. Il ne regardait pas



ŒUVRES ROMANESQUES III

trop au corps. Un beau visage rendait désirable le corps le plus disgracié. Le corps de Solange était par surcroît très appétissant. Elle s'habillait avec beaucoup de chic.

MOI : La vraie petite secrétaire parisienne ! Voilà un personnage amusant. Et moderne. Qu'est-ce que le xx^e siècle ? Réponse : le siècle de la secrétaire. Il faudra écrire un jour une « Monographie de la Secrétaire », où l'on passera en revue les différentes catégories de secrétaires : la jeune, la vieille, l'entre-deux-âges, l'amoureuse, la dévouée, l'apeurée, la laide, la je-m'en-foutiste, l'évaporée, l'ambitieuse, la secrétaire-chien et la secrétaire-dragon, la secrétaire style du Barry, celle à qui le pouvoir monte à la tête, celle qui joue à la patronne, etc. Il pourrait y avoir un chapitre sur la vie sexuelle de la secrétaire, un autre sur sa vie familiale. Les parents de la secrétaire. Son mari, ses enfants, quand elle en a. La secrétaire vit en banlieue ou dans des quartiers éloignés : place de la République, boulevard Jourdan, rue Saint-Denis. Elle rentre à Courbevoie tous les soirs, sauf le vendredi, qui est son jour de ribote. Autre chapitre passionnant : les hommes qui s'intéressent aux secrétaires. La sorte de charme qu'ils leur trouvent. Dans les grandes entreprises, le bataillon des secrétaires forme une espèce de harem, une espèce de gynécée extrêmement piquant, où il y a toujours quatre ou cinq sujets très jolis. Les messieurs de la boîte savent qu'ils auront à leur disposition chaque jour, de huit heures à midi et de deux heures à six heures, ces personnes complaisantes, vacantes, un peu paresseuses, toujours disposées à un brin de causerie, et que s'ils s'y prennent bien ils pourront aller assez loin dans leur connaissance. Chapitre neuvième : les idylles dans les bureaux. J'oublie la jeune fille de bonne famille dont les parents sont tombés dans la débîne et qui s'enrôle dans le secrétariat. Et la secrétaire sentimentale, qui met des fleurs sur le bureau de son patron. Et celle qui plie bagage à six heures moins cinq parce qu'un fringant comptable l'attend dehors ! L'univers des secrétaires attend encore son poète. Dis-moi, est-ce que M^{lle} Mignot n'a pas eu un petit béguin pour M. Dietz ?

LUI : Oui, bien sûr. Mais rien de plus qu'un petit béguin. Quand elle est entrée à son service, elle avait vingt ans. Dietz est un homme très brillant. Il était normal qu'il lui inspirât de l'intérêt. D'autant plus qu'il avait adopté avec elle, dès le début, une attitude très dangereuse : celle du bon papa, indulgent, qui ne s'étonne de rien, à qui l'on peut tout dire. Une fois, j'avais été le voir pour une histoire d'augmentation de capital d'une de ses sociétés (il voulait m'en faire profiter) ; Solange à un moment est entrée dans son bureau pour lui faire signer des papiers. Il l'a appelée : « Mon petit. » J'ai dressé l'oreille. Il y avait beaucoup d'affection et de gentillesse dans ce « mon petit ». J'ai pensé instantanément : « M. Dietz et cette jeune personne ont trouvé un terrain d'entente ! » Mais je me trompais. C'était simplement de l'amitié, de la sympathie. Ce qui m'avait trompé, c'est que cela venait d'un homme mûr et que cela s'adressait à une jeune femme. En fait, Dietz a toujours eu des tas de maîtresses, des actrices, des marquises, des femmes à la mode. Il n'éprouvait nullement le besoin d'inscrire Solange à son tableau de chasse. Quant à elle, si elle a eu pour lui, au début, une inclination, elle ne le lui a jamais dit, et il a fait,



MONOGRAPHIE DE LA SECRÉTAIRE

sagement, comme s'il ne s'en apercevait pas. En revanche, il y avait une vraie affection, une vraie familiarité entre eux. Il l'appréciait parce qu'elle était consciencieuse, fine, franche, il avait confiance en elle. Sans être très intelligente ni très instruite, elle avait un esprit attachant, un cœur délicat et de la distinction. Il y était très sensible. Il s'était un peu institué son confident. Lui, tu le connais. Il est magnifique, spirituel, tout à fait sûr dans les rapports, généreux, les idées aussi larges que possible. Il n'a pas oublié qu'il est parti de rien, et bien qu'il soit un peu snob (c'est-à-dire qu'il ne voit que des duchesses, des écrivains et des ministres) il n'est pas du tout crâneur. Aussi à l'aise avec Solange qu'avec la princesse Pignatelli. Darius Milhaud ou Eden. Il ne considère pas que Solange soit faite d'une autre argile que Marie-Laure de Noailles. En quoi il n'est sans doute pas un vrai snob. Autre détail qui ne le peint pas mal : il se plaisait autant avec Solange qu'avec ses belles relations. Davantage même, car elle était tout à fait naturelle, sans aucun apprêt : c'était la droiture et la gentillesse brutes. De même, depuis trente ans, il va se faire couper les cheveux par un vieux petit coiffeur de quartier sans talent, mais qui a une conversation familière et agréable, et pour lequel il éprouve de l'amitié. Tu vois, Dietz, c'est un homme qui a la vocation de l'amitié, et qui sait être fidèle. Il y a dans sa vie quelque chose d'extraordinaire : il est resté ami avec toutes les femmes avec lesquelles il a couché, et je te garantis qu'il y en a quelques-unes ! C'est un des rares hommes qui, à ma connaissance, n'a jamais eu de mauvais procédés avec personne. Même pas avec les femmes. Le béguin discret que Solange a eu pour lui a peut-être duré trois mois, et puis cela s'est changé en amitié, en confiance réciproque. Cela a pris un tour très calme et très reposant.

MOI : Dis-moi, au cours des deux années pendant lesquelles Solange a attendu Roberti et a cristallisé sur lui, est-ce qu'elle a eu des amants ?

LUI : Là, mon vieux, tu m'en demandes trop. J'ignore. Des flirts peut-être. Pas davantage. Solange n'était pas femme à aimer l'un et à coucher avec l'autre. Pendant ces deux ans, je mettrais ma main au feu qu'elle est restée toute pure.

MOI : Elle se gardait pour l'affreux Roberti. Preuve qu'elle espérait bien, quand même, qu'il deviendrait un jour son amant.

LUI : Aristote dit qu'une chose ne peut être vraie en même temps que son contraire. En matière de sentiment, c'est une ânerie. Solange n'espérait rien du tout et en même temps elle avait la conviction que cet homme qu'elle aimait, tôt ou tard, serait à elle.

MOI : Brr ! Cela donne le frisson. Ce que c'est que de nous ! Nous sommes des jouets entre les mains des femmes ! Même quand elles sont gentilles, même quand elles ne feraient pas de mal à une mouche, comme cette Solange, qui m'a l'air d'être vraiment une brave personne.

LUI : Elle se disait que toute sa vie elle resterait claustrée dans cette attente morne d'un homme qui ne viendrait pas ; elle était condamnée à n'être jamais heureuse par amour, puisque le seul amour qu'elle voulait lui était interdit. A vingt-trois ans, l'avenir ne s'étend guère au-delà de quelques semaines. Solange considérait avec ennui et dégoût ces semaines à traverser. Elle imaginait toute son existence comme un long hiver, sans un rayon de soleil : elle se marierait

avec un indifférent, elle deviendrait au mieux une petite-bourgeoise, elle bâillerait sa vie. Mais en même temps elle songeait avec une curieuse insistance que l'amour si puissant qu'elle nourrissait ne pouvait être stérile ; que, par des voies mystérieuses, sans même qu'elle se donnât la peine d'agir, il serait récompensé. Il suffisait de persister, d'aimer avec persévérance, d'idolâtrer sans faiblesse. Il n'était pas concevable qu'un désir si constant pût être frustré. Ce que l'on désire très fort, on l'obtient toujours.

MOI : Il me semble que Platon dit quelque chose comme cela : « Tout ce que tu veux, tu l'auras, malheureux ! » C'est une prédiction sinistre. Cela signifie que toute ambition est dérisoire et que l'on est encore plus désespéré après l'avoir assouvie qu'avant. On ne s'aperçoit vraiment de la vanité et du néant des choses que lorsque enfin on les possède. Il y a dans la vieille théologie une description de l'enfer tout à fait effrayante. L'enfer, ce serait tout simplement la réalisation pour l'éternité des désirs qui ont occupé les hommes de leur vivant.

LUI : Eh bien, Solange était platonicienne et théologienne sans le savoir. Elle marchait vers l'enfer des désirs comblés en croyant que c'était le paradis.

MOI : Point important : est-ce qu'elle était pucelle ?

LUI : Non. Elle avait eu deux ou trois « expériences ». Mais ce n'était pas une dévergondée. Elle avait cédé, chaque fois, par amour, ou tout au moins par béguin. A mon avis, d'ailleurs, ces « expériences » lui feraient plutôt honneur. C'était le contraire d'une coquette. Elle est restée vierge jusqu'à vingt ans environ. Un jour un garçon lui a plu ; elle s'est donnée à lui sans façon, en jugeant que cette formalité n'avait pas grande importance au fond, ou bien que si l'on se mêlait d'être amoureuse, il ne fallait pas y apporter de restriction. Mais les premières expériences ne sont jamais bien concluantes. Celles de Solange, comme c'était à prévoir, ne lui ont pas apporté de révélation. De sorte que, quand elle a rencontré Roberti, elle n'était plus pucelle, bien sûr, mais elle n'était pas non plus une femme. D'ailleurs ces deux ou trois liaisons n'avaient pas duré bien longtemps, ni retenti bien fort dans son cœur. C'était — comment dire — des essais, comme en font les jeunes filles aujourd'hui. Elle était comme une petite bête sauvage qui se hasarde à la lisière de la forêt où elle a toujours vécu, et qui regagne bien vite « ses agrestes séjours » ! Solange ne se déplaisait pas dans l'agreste séjour de la chasteté. C'est pourquoi je suis à peu près certain que pendant les deux années qu'elle a aimé Roberti en secret, de vingt-trois à vingt-cinq ans, elle n'a rien accordé à personne. Sans compter qu'il est exquis d'être fidèle à ce qu'on aime, de lui sacrifier des plaisirs auxquels on ne tient même pas. Tiens : ce n'était pas tant à Roberti que Solange était fidèle, puisqu'il ne la connaissait pour ainsi dire pas, mais à l'amour prodigieux qu'elle avait conçu pour lui. Cet amour, c'était son œuvre d'art, sa raison d'être, son « idéal ». Enfin il y a le grand secret de la chasteté des femmes. Je prétends que la chasteté ne leur coûte rien ; ou du moins très peu. Elles peuvent rester des mois sans que leur tempérament murmure. Cela doit tenir à leur nature irrégulière, capricieuse et sensible, et à la difficulté que les hommes ont, presque toujours, à les émouvoir. Leur corps s'endort. Il ne désire rien. C'était d'autant plus facile, pour Solange, que l'amour charnel, tel qu'elle l'avait



LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DU PLAISIR

connu, n'avait été qu'une chose sans conséquence. Cela s'était limité au petit émoi préliminaire. Elle ne voyait dans sa réalisation matérielle qu'une mécanique un peu ennuyeuse, une épreuve inévitable, ou un gage à donner à l'homme que l'on avait élu.

MOI : Il n'est pas non plus très difficile pour les hommes, quoi qu'ils disent, de rester chastes. Ils le sont bien plus qu'ils ne le prétendent. Et c'est normal. Faire l'amour sans arrêt, changer de maîtresse tous les jours, cela rend idiot. Tu parlais tout à l'heure de mafia, d'initiés, de société secrète du plaisir. Je connais des gens qui y sont affiliés. Ce sont d'atroces raseurs.

LUI : Oui. Tous les spécialistes sont des raseurs. Ceux-là plus que les autres. Ils n'ont pas d'autre sujet de conversation. Les philatélistes, les numismates, les globe-trotters, les chirurgiens, les ingénieurs s'intéressent à la politique, à l'amour, à la littérature. Les membres de la mafia ne s'intéressent à rien ; ils tournent très vite au maniaque. Je pense aussi qu'ils ne doivent pas être si heureux que cela. La luxure, c'est amusant quinze jours, un mois. Ensuite, comme tout, cela doit devenir de la routine.

MOI : Je voudrais bien que nous en arrivions à la première vraie rencontre de Solange avec Roberti. Ces deux ans d'attente sont longs à tirer. Il n'y avait aucune raison pour que cela cessât. Pourquoi deux ans ? Cela pouvait durer toute la vie. Ton histoire me rappelle cette chanson où l'on voit une demoiselle qui habite à Vincennes et un monsieur qui habite à Saint-Cloud. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Malheureusement, ils ne se sont jamais rencontrés. Est-ce qu'un jour Solange n'en a pas eu assez d'attendre ? Est-ce qu'elle n'a pas eu envie de donner un coup de pouce au hasard, de susciter une occasion ?

LUI : Bien sûr qu'elle en avait envie, et souvent, mais comme on a envie tout à coup d'être riche, ou de faire un voyage au Japon. Cela passe dans l'esprit, cela traverse le cœur ; pendant un instant on se dit que c'est indispensable, que c'est là la vérité et le bonheur ; mais comme c'est impossible, on n'y pense plus la seconde suivante. Et puis mets-toi aussi un peu dans sa peau. Elle avait construit toute une rêverie autour de Roberti. Elle avait fonctionné comme une huître perlière, c'est-à-dire que le Roberti réel, entrevu une fois, s'était inséré dans son âme comme un caillou, et qu'elle avait sécrété des couches de nacre autour de lui. Elle s'était façonné un amant imaginaire et sur mesure. Peut-être craignait-elle que la réalité ne coïncidât pas avec ses imaginations. Passer du rêve à la réalité, ce n'est pas difficile, cela se produit sans crier gare, et l'on s'adapte instantanément. Ce qui est difficile, c'est de prendre la décision de sortir du rêve et d'entrer dans la réalité. Il y a là un effort de volonté gigantesque, et qui devient de plus en plus dur à accomplir à mesure que la rêverie s'accroît. Il s'agit de changer de ton, de passer du mineur au majeur. Du reste, la rêverie amoureuse de Solange n'était pas désespérante. C'était un grand sentiment vague qui avait pris possession d'elle, qui l'habitait de fond en comble, mais qui ne la faisait pas à proprement parler souffrir. Un sentiment très doux, aussi, vers lequel elle s'évadait vingt fois par jour. Quand elle éprouvait une contrariété, un chagrin, elle réveillait l'image de Roberti. Elle évoquait le sourire qu'il avait eu lorsqu'il avait ouvert pour lui la porte du



ŒUVRES ROMANESQUES III

bureau de Dietz. Elle chargeait ce sourire de significations. Elle était sûre d'y avoir lu de la tendresse et de la complicité. En quoi, du reste, elle ne se trompait pas entièrement. Roberti, à tout hasard, mettait de la complicité et de la tendresse dans tous les sourires qu'il adressait aux jolies femmes. Enfin, comme tu vois, tout cela était très supportable. Cela avait même beaucoup de charme. Solange se complaisait à penser à Roberti. Cela lui tenait compagnie. Cela *lui faisait plaisir*. Il arrivait qu'elle restât des jours entiers sans songer expressément à lui, mais sa présence en elle n'en était pas pour autant entamée. Il battait dans son sang, il respirait dans sa poitrine.

MOI : Eh bien, voilà de l'amour, cré nom ! Il est impossible que, ressentant tout cela, Solange n'ait pas cherché à voir Roberti, qu'elle ne soit pas allée se promener dans son quartier, par exemple.

LUI : C'est peut-être impossible, mais c'est ainsi. Quand elle marchait dans la rue, elle s'attendait à chaque instant à le voir apparaître. Quand elle apercevait à cent mètres une silhouette qui ressemblait à la sienne, son cœur se mettait à sauter... La silhouette s'approchait ; ce n'était pas lui ; elle tremblait encore dix minutes après. Roberti habitait rue Oudinot, près des Invalides. Quand Solange, par hasard, passait dans les environs, avenue de Tourville, rue de Sèvres ou place Fontenoy, elle était envahie par une espèce de crainte ou d'espoir. Elle jetait des coups d'œil furtifs à droite et à gauche. Elle considérait avec respect ces lieux délicieux, qui lui semblaient les plus beaux de Paris parce qu'ils étaient proches de la maison de l'homme qu'elle aimait.

MOI : Je trouve invraisemblable qu'elle ait cristallisé si longtemps et avec tant de constance. La cristallisation nécessite quand même un peu de présence. Normalement, l'amour de Solange aurait dû dépérir et mourir d'inanition. Tu ne m'aurais pas donné tant de détails, j'aurais cru ceci, moi : que Solange, effectivement, avait trouvé Roberti à son goût, qu'elle l'aurait casé dans un coin de sa tête en se disant : « Un jour, ce monsieur-là et moi, nous nous retrouverons », et qu'elle n'y aurait plus pensé. C'est ainsi que cela se passe d'habitude. On rencontre une femme ; elle vous plaît, on sent qu'on lui plaît ; on l'oublie, elle vous oublie, et trois ans plus tard, elle vous tombe dans les bras. Pendant trois ans, le courant amoureux, établi au premier coup d'œil, est mis en veilleuse jusqu'à l'occasion propice.

LUI : Ce qui est curieux, c'est que Solange aurait très bien pu aimer Roberti toute sa vie sans jamais le revoir. Elle aurait gardé ce sentiment en elle comme une momie. Non : pas comme une momie, je me trompe, la comparaison n'est pas bonne, mais comme un trait supplémentaire de son caractère, comme un *signe particulier*. Je me plais à imaginer que, si elle n'était pas devenue la maîtresse de Roberti par la suite, l'amour qu'elle lui portait aurait fini par s'incorporer aussi étroitement à elle qu'un goût pour les escargots, par exemple, ou une prédilection pour les étoffes bleues. On peut aimer les escargots et ne jamais en manger. Il y a des gens qui vivent dans un appartement gris ou rose et qui n'ont jamais l'argent nécessaire pour le faire retendre en bleu. On voit sans cesse des hommes ou des femmes qui vivent avec une grande aspiration insatisfaite et ne s'en portent pas plus mal.

UN GOÛT POUR LES ESCARGOTS

MOI : Je suis quand même étonné de la placidité de la demoiselle Mignot. Ce n'est pas un trait féminin, cela. Quand les femmes désirent quelque chose, elles mettent tout en œuvre pour l'obtenir. Elles se ruent. Aucun obstacle ne les arrête. On est toujours stupéfait par leur brutalité et leur vitesse. Les plus timides deviennent des Attila ou des Gengis Khan. Elles ne supportent pas les délais. Elles ne supportent pas de souffrir. L'esprit de possession, qu'elles ont au plus haut point, suppose l'esprit de conquête. Quoi que tu me dises, Solange, avec ses deux ans de cristallisation, reste à mes yeux une énigme.

LUI : Tu généralises trop. Tu dis : les femmes. Oui, les femmes sont ceci ou cela. Mais il y a des exceptions. Solange en est une, voilà tout. C'était une femme à la fois ordinaire et exceptionnelle. Peut-être aussi qu'elle entendait une voix confuse au fond d'elle-même — comme qui dirait la voix d'un ange gardien — lui murmurant à la manière de Victor Hugo que Roberti était « un soleil noir d'où rayonnait la nuit », et qu'il ne fallait rien faire pour s'en rapprocher. Si le destin la réunissait à lui un jour, à la bonne heure ! Mais si cette conjonction ne se produisait jamais, eh bien, il fallait s'incliner. C'est que les puissances supérieures — disons la Providence — en avaient ordonné ainsi. Ta faiblesse, vois-tu, c'est que tu ne tiens pas compte, dans les affaires humaines, de ce qui est surnaturel. Nous ne vivons pas dans trois dimensions, mais dans quatre. La quatrième dimension est plus importante que les trois autres. La plupart de nos impulsions sont réglées par des causes inconnues, et qui ne tiennent pas aux passions. Dans le cas de Solange, il y avait en outre le fond de son caractère, qui était infiniment calme, infiniment placide, incliné à la rêverie. Son cœur avait élu Roberti, certes, mais elle attendait que Roberti la choisît, qu'il portât, *proprio motu*, son choix sur elle. Toi qui cherches les traits féminins, en voilà un, tout à fait incontestable. Solange, ainsi, était profondément femelle. Je vois, dans sa cristallisation si longue, l'humble attente de la décision du mâle. Lorsque leur rencontre fatale a enfin eu lieu, ce n'est point en conquérante qu'elle est allée à lui, mais en captive et en suppliante, aussi humble que possible, et presque sans espoir. Elle n'est allée à lui que « pour voir », pour se faire plaisir, pour nourrir un peu son amour. Lui qui, en deux ans, n'avait pas pensé quatre fois à elle, et encore comme on pense à une jolie commode ou à un guéridon gracieux qui vous a plu à la vitrine d'un antiquaire, il était à mille lieues d'imaginer ce trésor d'amour qu'on lui avait constitué dans le secret. Quand il l'a découvert, par la suite, il en a éprouvé un extrême bonheur ; sa vanité en a été prodigieusement exaltée ; mais il n'a pas tardé à en être épouvanté.

MOI : Tu n'es pas un peu fatigué ? Tu n'as pas un peu soif ? Il y a bien une heure que nous parlons. Enfin, que tu parles, car moi je ne dis pas grand-chose. J'écoute. Très heureux d'écouter d'ailleurs. Comment fais-tu pour connaître toutes ces minuties, tous ces mouvements secrets ? Ma parole, tu es Asmodée ! Tu soulèves les calottes crâniennes et tu regardes à l'intérieur. Un conteur est un diable ! Dis-moi, là, sincèrement : est-ce que tu ne brodes pas ? Il est impossible que, doué comme tu l'es pour faire des récits, tu ne sois pas un menteur. Ce n'est pas un reproche, note bien. J'ai le plus grand respect pour le



mensonge si, en fin de compte, il concourt à la vérité, et s'il est plus vrai qu'elle. On ne peut être un artiste sans être un menteur consommé.

LUI : Mais non, mon vieux, je ne mens en aucune façon, je te jure. Je te raconte les choses telles qu'elles se sont passées, telles que je les ai vues ; à la rigueur telles que je les ai déduites. Je n'invente rien, strictement rien.

MOI : Ecoute : tu es un vrai Sherlock Holmes du cœur humain. Un Cuvier des âmes. Comment fais-tu ? Donne-moi ta recette.

LUI : Je n'en ai pas. Nous marchons dans la rue, et je cause. C'est peut-être la marche, le printemps, le fond de l'air, qui est plutôt doux. Et puis il y a tes questions, tes interruptions. A chaque coup cela me relance. C'est la raison peut-être pourquoi je n'arrive pas à écrire. J'ai besoin d'un interlocuteur. Pas d'un interlocuteur passif, pas d'une oreille inerte dans laquelle je fais couler mon robinet à paroles, mais d'un esprit critique, querelleur, désagréable, difficile (quoique bien disposé), bref quelqu'un comme toi. Quelqu'un qui apprécie les nuances, mais pas n'importe quelle nuance. La nuance juste, et qui l'exige quand on est un peu à côté. Quand j'ai essayé de rédiger mon Cyclone à la Guadeloupe (tu te rappelles ?), j'étais malheureux, je déraillais à toutes les lignes, parce que tu n'étais pas là pour me poser des questions, pour m'obliger à préciser tel ou tel détail, à cerner le trait comme tu dis, à arrêter la courbe. Tout seul, je perds la mémoire. Dès que je parle à quelqu'un, je la retrouve.

MOI : Moi, c'est le contraire. Il faut que je sois tout seul dans mon bureau, devant ma machine à écrire, avec quatre ou cinq heures de tranquillité en perspective, pour que les idées s'agitent, pour que les souvenirs remontent, pour que l'inconscient se décongestionne. En public je suis muet comme une carpe. Le premier imbécile venu me rive mon clou. C'est parfois pénible.

LUI : Tu es un écrivain et moi un bavard. Tu es une fourmi et moi une cigale. C'est toi qui as la meilleure part. Les fourmis travaillent pour leurs vieux jours, tandis que les cigales, dame ! elles meurent dans la mouise, et passablement enroutées à force d'avoir chanté.

MOI : Sais-tu que, il y a un instant, j'ai saisi un de tes procédés ?

LUI : Ah oui ? Lequel ? Je ne savais pas que j'en avais.

MOI : Tout à l'heure, tu as comparé Solange à une commode et à un guéridon. C'est parce que nous passions devant la boutique d'un antiquaire. Tu as regardé machinalement les meubles qui étaient en vitrine. Tu cherchais une comparaison ; la commode et le guéridon qui étaient là te l'ont fournie.

LUI : Oui, oui, c'est bien possible. Mais cela ne fait que confirmer ce que je dis : j'ai besoin du monde extérieur pour parler. Mon récit s'accroche constamment à des patères. Plus de patères, plus de récit. Tantôt la patère c'est toi, tantôt un arbre, un nuage, un meuble.

MOI : Tout cela n'explique pas l'essentiel : ton inspiration intarissable pour parler des gens, cette façon que tu as de les retourner comme des peaux de lapin. Ton secret. Donne-le.

LUI : Il n'y a pas de secret. C'est moi. C'est mon tempérament. Le tempérament du conteur, peut-être. J'écoute, bien sûr, je me remplis de paroles, j'enregistre tous les spectacles qui se présentent, mais je ne crois pas que ce soit



LE POLLEN QUI EST DANS LE VENT

l'essentiel. Il me semble que j'entends aussi ce qui n'est pas dit, que je vois ce qui ne se montre pas. Cela m'apparaît comme au second plan des paroles ou des actions. Prends un connaisseur en peinture, par exemple. Il regarde un tableau de Rembrandt ou de Monticelli. Il comprend tout de suite comment c'est fait. Il voit le travail du peintre derrière la surface du tableau, le nombre de touches, la façon dont elles ont été écrasées, les repentirs, les audaces, etc. Je suis un peu comme cela avec les gens. Je crois que mon esprit fonctionne comme une machine à calculer. Quand quelqu'un me dit : « Un, deux, trois », automatiquement je complète la série : « Quatre, cinq, six, sept, huit... » jusqu'à ce que j'entende un petit déclic qui m'indique que je suis arrivé au bout. C'est un peu obscur, hein, ce que je te raconte là ? Mais c'est que les choses ne sont pas très claires en moi non plus.

MOI : Si, si, c'est assez clair. Mais un peu surprenant. Je t'imaginai plutôt comme une abeille, qui butine, qui fait son miel. Enfin le cliché, quoi.

LUI : Non. Pas du tout. L'abeille choisit. Moi, je ne choisis pas. Je prends tout. Rien ne me rebute. Les plus petits détails, les plus ennuyeux, les plus banals, les plus convenus me font autant de plaisir que les sentiments exceptionnels ou les actions pittoresques. Bref, je m'intéresse aux êtres. Je suis intégralement altruiste. Toi, tu es un égoïste, ou un égotiste. Tu te fous du monde extérieur. Tu annules les êtres. Tu ne descends pas aux détails : ils t'ennuient. Tu n'aimes que la philosophie des choses, les idées générales. Tiens, quand quelqu'un te dit : « Transmettez mes amitiés à Un tel », tu oublies aussitôt et tu ne transmets rien. C'est révélateur. Moi, je transmets fidèlement ; de la sorte, je parle de l'un avec l'autre. Transmettre les amitiés de quelqu'un, cela n'a l'air de rien, à première vue, mais c'est déjà un sentier pour se promener dans les âmes. Les petits sentiers mènent aux grandes clairières. Tu me l'as dit toi-même un jour : tu passes ton temps à éliminer, à refuser. Tu connais trop de gens, tu as trop de sollicitations, tu défends ta solitude comme un lion. Moi, je ramasse tout, je ne jette rien. Je suis comme la fameuse vieille fille qui conserve dans son armoire un grand carton sur lequel elle a inscrit : « Petits bouts de ficelle ne pouvant servir à rien. » Si tu préfères une comparaison plus poétique, je suis comme une plante qui attrape tout le pollen qui est dans le vent. Pas un grain ne m'échappe.



J

'AVAIS chaud et je commençais à être fatigué. Sur le quai des Grands-Augustins, les boîtes des bouquinistes bâillaient comme des crocodiles brèche-dents. Je connais un café assez agréable par là. On le trouve en descendant vers la rue Bonaparte. Il est vieux, modeste, ombrageux, accueillant, un peu sale, avec une maigre terrasse protégée du trottoir par des fusains. Les étudiants des Beaux-Arts

ŒUVRES ROMANESQUES III

LA VERSE
POUR DEUX!



viennent y boire des pernod et des cafés crème. Ce mastroquet est également un bureau de tabac, ce qui m'arrangeait, car ma blague était vide, et je soupirais après une bonne pipe. Il se laissa convaincre. Nous entrâmes, nous nous assîmes, nous commandâmes nos consommations. « La verse pour deux! » cria le garçon et j'allumai ma pipe avec un vif plaisir. Ma chemise se refroidissait délicieusement sur mon dos ; mes cuisses étaient endolories. Que l'on me dise s'il y a quelque chose de plus doux qu'une banquette de moleskine et l'intérieur ténébreux d'un bistrot, au printemps, avec un ami? Le garçon apporta deux filtres qui nous firent enrager, car ils étaient trop serrés, et le café ne passait pas. Nous les desserrâmes en nous brûlant les doigts ; tout fila d'un coup, ce qui produisit une fade tisane, si chaude que, quand j'y portai les lèvres, je faillis la recracher.

MOI : Quelle cochonnerie que ces filtres! Il faudrait voter une loi les interdisant sur tout le territoire. Garçon, garçon!

LE GARÇON : M'sieu?

MOI : Vous n'avez que des cafés-filtres? Vous n'avez pas un honnête percolateur qui fabrique un honnête *espresso*?

LE GARÇON : Non, Monsieur. On n'a que du filtre. Y a que ça qui fasse du bon café.

MOI : Préjugé! Légende! Le filtre est un instrument gallo-romain. Regardez : mon café, c'est de la lavasse. Le filtre ne fonctionne jamais. Il ne sert qu'à donner des crises de nerfs aux clients.

LE GARÇON : Faut enlever le couvercle, et faire ventouse avec la main.

MOI : Merci, je connais.

LUI : Garçon, donnez-moi donc un rhum.

LE GARÇON : Un rhum, un!

LUI : Fous-nous la paix avec ton café. Attends qu'il refroidisse et bois-le. Ce ne sera pas le premier mauvais café que tu boiras, ni le dernier. Nous avons à nous occuper de choses plus importantes.

MOI : C'est vrai. Mais avoue que le filtre est un truc impossible. Il n'y a qu'en France que cet instrument de torture existe.

LUI : Bon, et après? Il n'y a qu'en France qu'on s'amuse vraiment, que les trains arrivent à l'heure, que les artistes peintres aient du talent, que les ouvriers travaillent vite, qu'on puisse causer avec à peu près n'importe qui, etc. Où que tu ailles, tu trouveras du pour et du contre. Moi, après avoir pas mal voyagé, je choisis la France, malgré les cafés-filtres.

MOI : Et Roberti? Est-ce que c'était un produit spécifiquement français, lui aussi? En ce que me concerne, je te préviens : je le répudie au même titre que le café-filtre.

LUI : Il avait en tout cas un trait spécifiquement français ; et un peu comique. Figure-toi que, malgré ses cinquante ans, il regrettait encore de ne pas être homme de lettres.

MOI : Je l'aurais juré. Comme cela, il est complet. Il tenait un journal, comme une jeune fille? Il écrivait des poèmes?



HISTOIRE DES VARIATIONS DE LA MORALE

LUI : Je ne sais pas. Peut-être, mais il ne m'a jamais montré de poèmes ou de fragments de journal. Je dis qu'il regrettait de ne pas être homme de lettres. Je ne dis pas qu'il se prenait pour un homme de lettres. C'était une petite nostalgie qu'il avait, un petit nuage romantique. Peut-on dire qu'on a vraiment réussi quand on n'a jamais su écrire de roman ?

MOI : Evidemment. En voilà une idée imbécile !

LUI : Obscurément, c'était son idée. Je crois qu'il aurait donné dix ans de sa vie pour pouvoir écrire un beau roman.

MOI : Il aurait fait un marché de dupes. Son roman aurait été raté.

LUI : Sans doute. Mais je te dis les choses comme elles sont. J'essaie de te peindre Roberti en profondeur. Cette nostalgie qu'il avait de la littérature, c'était peut-être ridicule, mais c'était assez touchant. Ce n'était pas non plus, pour lui, dépourvu de douceur. Grâce à cette aspiration insatisfaite, il croyait que sa vie n'était pas tout à fait manquée. Avocat, puis député, il avait moins renié sa vocation que s'il était devenu ingénieur, médecin, banquier ou militaire. Des plaidoiries, des discours, des allocutions, même des harangues de fin de banquets, cela peut, à la rigueur, être considéré comme de la littérature. Si l'on avait réuni tout ce qu'il avait écrit depuis l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, cela aurait bien formé quatre ou cinq volumes. Une petite œuvre, quoi. Un petit bagage pour entrer à l'Académie des sciences morales et politiques, ou même à l'Académie française.

MOI : Parce qu'il louchait vers l'Académie ?

LUI : Hé hé !

MOI : Pourquoi pas, après tout. L'Académie représente quelque chose de considérable quand on n'est pas écrivain. Quand même : quelques discours, quelques plaidoiries, c'est maigre.

LUI : Oh, mais il avait un grand projet en chantier. Enfin, en chantier, c'est beaucoup dire. Il y rêvait depuis longtemps. C'était un ouvrage à la Montesquieu : une monumentale *Histoire des Variations de la Morale*, à laquelle il avait l'intention, un jour ou l'autre, de consacrer cinq ans de sa vie. Il n'en avait pas encore écrit une ligne, mais un peu du travail préliminaire était accompli. Il gardait dans son bureau un classeur personnel, étiqueté « Variations », où il avait accumulé, au cours des années, deux cent cinquante fiches environ. Cela ne faisait pas beaucoup de volume, mais enfin cela pouvait à la rigueur constituer une base de départ. D'autant que ces fiches représentaient déjà pas mal de lectures, et de lectures orientées. Par exemple, tu avais une fiche sur les mœurs des Germains, selon Tacite, et une autre sur celles des Péruviens d'après Garcilaso de la Vega. Tu vois tout de suite le genre de conclusions qu'on peut tirer du rapprochement. Autre exemple : la fiche Turenne-Grand Condé et la fiche Moreau-Pichegru. Deux trahisons identiques, à cent cinquante ans de distance, et deux appréciations toutes différentes. Turenne et Condé aussi glorieux et respectés après leur trahison qu'avant ; Moreau et Pichegru, honte de l'armée et du pays. Ce genre de comparaisons enchantait Roberti. Turenne et Pichegru, selon lui, dans le même pays et à des dates relativement proches, représentaient deux univers moraux absolument étrangers. *L'Histoire des*



ŒUVRES ROMANESQUES III

Variations de la Morale par Edouard Roberti, c'était, comme tu vois, un ouvrage ambitieux. Roberti voulait enfoncer Montesquieu.

MOI : Rien que ça!

LUI : L'idée de Montesquieu est de montrer la sagesse qui se cache derrière les lois. Roberti, lui, entendait prouver avec dix mille exemples, couvrant toute l'histoire du monde, que la morale, si impérative, si intolérante, n'est qu'une suite de préjugés arbitraires, que ce qui est crime à telle époque et dans tel pays, n'est que bagatelle ou même action louable dans d'autres temps et d'autres lieux. Montesquieu partait à la recherche de la raison des hommes ; Roberti à celle de leur folie.

MOI : Je suis sûr qu'il disait : de leur absurdité.

LUI : Oui, c'était son mot.

MOI : Cela ne m'étonne pas, c'est un mot à la mode. Le grand chic, aujourd'hui, en littérature, consiste à expliquer « avec une ironie lucide et désespérée » que le monde ne signifie rien et que tout n'est qu'incohérence. Je constate que M. Roberti, même dans ses projets les plus vastes, ne faisait pas montre de beaucoup d'originalité. Je suppose aussi que quand il rêvait avec complaisance à son *Histoire des Variations* il ne pensait jamais que ce ne serait pas là une œuvre utile ou féconde.

LUI : Au contraire, cette entreprise de destruction l'enchantait par son esprit même. Elle flattait en lui une espèce de pessimisme profond dont il ne se doutait peut-être pas.

MOI : Ton Roberti, je vais te dire : c'était un pur produit de son temps et de sa patrie, c'est-à-dire du XX^e siècle et de l'Occident.

LUI : Oui, je crois.

MOI : Quelle horreur! Et ce titre : *Histoire des Variations*. Il se prenait pour Bossuet.

LUI : Tout de même pas, mais il était assez satisfait de ce titre à la Bossuet, assez fier. Il imaginait le moment où le livre serait écrit et publié, les articles qu'on y consacrerait dans les journaux et les revues, le lustre que tout cela ajouterait à son nom.

MOI : Je note que l'égoïsme et la vanité n'étaient pas absents de ses spéculations.

LUI : Cela ne suffit pas à prouver qu'il manquât de talent.

MOI : Non, certes, mais comme il n'a pas laissé d'œuvre, comme l'*Histoire des Variations* n'a pas franchi le stade de l'embryon, on ne le saura jamais. Je ne dis pas qu'un grand talent suppose automatiquement une grande âme. Toutefois celle de Roberti me semble trop médiocre, trop basse, trop paresseuse pour être, si peu que ce soit, créatrice.

LUI : Non, non, non, je t'assure que tu le juges mal. Tu te laisses aveugler par ton antipathie. Il n'était ni bas ni médiocre. Un peu paresseux seulement. Et dans son genre (un genre mineur, éphémère) c'était un créateur. Sinon, je ne me serais sans doute pas intéressé autant à lui.

MOI : Comment oses-tu me raconter de pareilles craques? Tu t'intéresses passionnément à n'importe qui. Tu as une ribambelle d'amis extravagants, une



PASSIONS INTERMÉDIAIRES

galerie de monstres. Il t'arrive de passer des heures entières avec un idiot notoire ; tu ne te lasses pas de l'interroger sur sa vie, ses aventures, son évolution morale ou intellectuelle, ses idées. Il te fascine. Ne nie pas. Je t'ai vu. Et je te connais.

LUI : La seule façon d'aimer les idiots, c'est de se pencher sur eux et de les scruter avec acharnement. Alors la bêtise s'explique et s'ordonne. Elle devient spectacle ou paysage. J'aime tous les spectacles et tous les paysages. Je les aime vraiment. Dans la terre la plus aride et la plus désolée une touffe d'herbe ou un bouton-d'or se cache toujours quelque part. J'aime aller le chercher et le découvrir. Un bouton d'or est un bouton d'or, au milieu des taudis de la zone comme dans la plus jolie vallée de Provence ou de Bourgogne. Pour en revenir à l'âme de Roberti, puisque c'est elle qui t'irrite, je te garantis qu'elle était curieuse, profonde, avec des replis, des pénombres, des filons de métal précieux, des stratifications. C'était une âme assez riche, et qui n'avait pas suivi l'itinéraire de tout le monde. A une certaine époque de sa vie (il y a cinq ou six ans, et jusqu'à sa transformation) j'ai considéré Roberti comme un bon ami, vraiment. Je me plaisais avec lui. Nous nous entendions à demi-mot. Et puis, tu sais comment cela survient : un jour le fil se distend. On s'éloigne l'un de l'autre sans motif bien précis. La conversation languit. On espace les rencontres. Quand on se revoit, on s'ennuie. Pour moi, c'est ma pierre de touche. Dans les derniers temps, lorsque je me trouvais avec Roberti, j'avais le sentiment que je perdais mon temps, qu'au lieu de l'écouter ou de lui donner la réplique, j'aurais pu être ailleurs, à m'amuser, à m'instruire, à m'enrichir l'esprit ou le cœur. La passion l'avait rendu désertique. Il consommait lui-même toutes ses ressources et il n'en restait rien pour les autres. Il vivait « en économie de guerre », c'est-à-dire que tout était mobilisé en lui en vue d'une seule fin, et il ne savait pas laquelle. Il était devenu farouche et égoïste comme une nation qui s'épuise dans un combat désespéré. Il se simplifiait de plus en plus. Il coupait les ponts derrière lui. Vaincre ou mourir. Mais vaincre quoi ? Il aurait été bien en peine de le dire. Il s'enfonçait de plus en plus dans des ténèbres opaques. C'est drôle, quand même. Jusqu'au bout, la victoire est restée à portée de sa main. Elle était facile. Jamais il n'a regardé de ce côté-là.

MOI : Tu deviens obscur.

LUI : Mais non, c'est très clair. Roberti s'est entêté jusqu'au bout dans une de ces passions que j'appellerai intermédiaires. C'est-à-dire trop fortes pour qu'on trouve en soi suffisamment de volonté pour les sacrifier, mais pas assez pour qu'on ait le courage de leur sacrifier tout. Bref, la pire situation dans laquelle l'existence puisse placer quelqu'un.

MOI : Les Anglais ont un proverbe pour expliquer cela : « On ne peut pas à la fois manger son gâteau et le garder. »

LUI : C'est exactement le dilemme où Roberti était enfermé. Il voulait manger le gâteau, c'est-à-dire d'une part se nourrir de l'âme et du corps de Solange Mignot, avec laquelle il avait le sentiment profond qu'il « connaissait l'amour ». Mais d'autre part il voulait tout aussi opiniâtement garder le gâteau, c'est-à-dire conserver sa situation telle qu'avec les années il était parvenu à

ŒUVRES ROMANESQUES III

l'établir, poursuivre ses ambitions compliquées, ne rien déranger du jeu subtil qui, par des voies sinueuses, devait le mener à des destinées enviables, préserver la cohésion sentimentale de sa famille, et enfin ne point perdre l'affection d'Agnès, à quoi il tenait infiniment. Il avait toujours été discret dans ses frasques (dans lesquelles, d'ailleurs, il n'engageait pas souvent son cœur). Ainsi vivait-il dans la certitude de former avec sa femme un couple uni, assez tendre dans l'ensemble, avec beaucoup de choses en commun. Il était très conscient de la valeur de ce trésor conjugal. Ils étaient mariés depuis une vingtaine d'années. Je pense qu'il se faisait des illusions sur l'intelligence d'Agnès, mais à la longue, il s'était créé entre eux des habitudes d'esprit qui, peut-être, tenaient lieu de compréhension, et aussi, ce qui est plus important, des habitudes de cœur. Agnès avait appris à lire en lui, elle « le sentait », comme un chien finit par connaître les humeurs de son maître. Elle savait toujours exactement la couleur du nuage qui l'obscurcissait, ou l'éclat du rayon de soleil qui l'éclairait. Roberti était très heureux d'avoir un *témoin* comme cela auprès de lui. Agnès était son miroir, et un miroir fidèle.

MOI : Il aimait bien se regarder dans la glace.

LUI : Eh oui. Les deux plateaux de la balance étaient à peu près au même niveau. D'un côté Solange et l'amour ; de l'autre, Agnès, la situation, la famille, et divers poids un peu moins lourds, mais qui faisaient l'appoint. Par exemple, il y avait son bel appartement de la rue Oudinot. Cela ne comptait pas énormément, mais cela comptait. Il s'était attaché à quelques jolis meubles qu'il avait achetés un à un, avec goût et avec amour. Pour rien au monde il n'aurait voulu les quitter. En effet, s'il avait décidé de divorcer, afin d'entrer en possession une bonne fois et complètement de Solange, il aurait fallu dire adieu à tout cela.

MOI : Les victoires ne se remportent pas sans qu'on y laisse des plumes.

LUI : Tu comprends donc ce que je veux dire quand je dis que jusqu'au bout la victoire était à portée de la main de Roberti. Il n'avait qu'à prendre une décision dans un sens ou dans l'autre. Débarquer Solange ou changer de vie.

MOI : Et tu ne le lui as pas fait comprendre ?

LUI : J'ai essayé, mais tout lui était indispensable : Solange, Agnès, les meubles, la considération de ses électeurs, etc. Il y avait trop de buts à la guerre qu'il menait, ce qui équivaut à faire la guerre sans but, à faire une guerre en porte à faux. Il était aveuglé. C'était d'autant plus frappant qu'il raisonnait à merveille, qu'il n'avait jamais abandonné sa chère Raison qui l'avait si bien mené depuis son enfance.

MOI : Ceux que les dieux veulent perdre, ils commencent par les rendre raisonnables !

LUI : Ce que tu dis là, dans le cas de Roberti, est d'une exactitude effrayante. Avec un peu de folie, il s'en tirait. S'il avait donné seulement un coup de tête, un de ces coups de tête dont sont coutumiers les étourdis, il était sauvé. Lui qui avait un si beau mépris pour les gens qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, pour les gens dont « le sang ne fait qu'un tour », le pauvre, que n'a-t-il une fois fermé l'oreille à son orgueilleuse raison ! Tout au long il s'est cru assez



LA FÉE CARABOSSE

intelligent, assez fort, assez dissimulé pour tout garder. Seuls les sots ou les faibles sont acculés à des choix, mais lui, Edouard Roberti, avec son envergure, son esprit si clair et si peu accessible aux fantasmagories, il était dispensé de ces misères-là, il pouvait tout s'offrir, il était de taille à supporter tous les bonheurs antagonistes et même à les concilier. Telles sont les voies tortueuses de l'orgueil, et elles conduisent à des précipices. A côté d'un homme aussi raisonnable que Roberti, les passions, avec leur violence naïve, leur emportement aveugle, semblent la modestie même... Est-ce que tu m'écoutes? A quoi penses-tu? Voilà que tu te fous à songer!

MOI : Je pensais à tous les proverbes que Roberti illustre. Qui trop embrasse mal étreint. Ne courez pas deux lièvres à la fois. Le mieux est l'ennemi du bien. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. Sans parler, naturellement, de l'âne de Buridan.

LUI : Moi, vois-tu, je penserais plutôt, à propos de Roberti, au mot de La Rochefoucauld : Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. Il lui a manqué ce grain de folie qui est comme un grain de poivre, qui fait ressortir la saveur de la sagesse, qui rend délicieux un plat acceptable. J'imagine Roberti enfant dans son berceau. Plusieurs fées se penchent sur lui. L'une dit : Je te donne la sagesse ; une autre : Je te donne la prudence ; une troisième : la chance ; une quatrième : le charme, etc. Mais la fée Carabosse dit : « J'empêcherai toutes ces qualités de porter leurs fruits, car moi je ne te donnerai pas ce qui est de ma compétence : le grain de folie, le levain de la pâte humaine ; je ne te donnerai pas la miette de fantaisie indispensable pour modeler le monde et faire son salut. Avec tous tes dons, tu ne t'élèveras pas au-dessus du médiocre ou du subalterne. Je t'empêcherai de devenir un grand homme. Tu ne seras pas Don Juan, tu ne seras même pas Casanova. Tu ne seras ni Mozart ni même Puccini. Tu ne seras pas plus Auguste Barbier que Victor Hugo, pas plus Clemenceau que Viviani. A cause de ma mauvaise volonté, tu ne seras pas de l'acier, tu ne seras que de la fonte. »

Tout cela, du reste, colle parfaitement avec certains détails de la jeunesse de Roberti, qu'il me racontait de temps à autre. Tiens : voici quelque chose que je trouve révélateur, et qui corrobore mon histoire de fée Carabosse. Vers l'âge de seize ou dix-sept ans, après avoir traversé une enfance très placide, très sérieuse, Edouard était effleuré de temps en temps par l'idée qu'il était un saint, ou du moins qu'en se donnant un peu de peine il pourrait atteindre à la sainteté. Il s'en inquiétait et s'en affligeait. Autour de lui, ses camarades avaient des passions, exprimaient d'impétueux désirs, faisaient mille bêtises. Chacun, dans son genre, était le héros d'un petit roman. Lui, Edouard, il avait beau chercher dans son âme, il n'y trouvait pas la moindre passion, aucun désir un peu vif. C'était une âme muette. Il appelait cela, dans son langage d'adolescent, « le silence de la sainteté ». Son empire sur lui-même, qui le désespérait, ne lui coûtait aucun effort. Par exemple, en dix-sept ans de vie, il n'était jamais parvenu à se mettre en colère. Il se disait que c'était sûrement une terrible impuissance.

Autre chose. C'était un lecteur effréné. Il avait lu très jeune tous les bons



ŒUVRES ROMANESQUES III

auteurs, et bien entendu, il y avait reconnu presque toutes ses pensées. Il avait l'esprit assez bien meublé, la tête très claire. Mais, à dix-sept ans, la clarté fait peur. Il aurait préféré des mystères, des instincts, des tendances. Dans les rares moments où il cessait d'être orgueilleux, il pensait tristement : « Je suis un livresque et un cérébral. » C'est comme cela qu'on se parle, quand on a dix-sept ans. Alors il passait à l'excès contraire : il s'ingéniait à admirer des imbéciles qui n'avaient d'autre mérite que d'être brutaux, querelleurs, insolents, coureurs enragés de jupons. Il se figurait que c'étaient là de vrais tempéraments de chefs. Il ne serait jamais autre chose qu'un spectateur, lui.



Quand un enfant est affligé d'un pareil caractère, cela le déconcerte. C'est lourd à porter. Il ressent constamment sa maladresse ; tout est difficulté, tout est méandre. Heureusement, cela n'a pas que des mauvais côtés. D'abord cela dispose à une extrême franchise intime. Edouard, qui n'était pas intrépide dans ses actes, car il était trop jeune et ne désirait rien vraiment, se rattrapait en étant intrépide en esprit. Il ne craignait pas d'accompagner jusqu'au bout les raisonnements les plus audacieux, ni d'envisager des sentiments effroyables. Il se croyait apte à tout comprendre, mais incapable de sentir. Il était si rigoureux dans ses délibérations intérieures que, parfois, son cynisme l'étonnait. A ces moments-là il reprenait confiance. En se voyant si pénétrant, si impitoyable, il ne regrettait plus de ne pas être bête.

MOI : J'aime assez ce caractère-là chez un enfant.

LUI : Oui, c'est un caractère agréable ; cela fait des enfants sages, avec lesquels on peut causer, et qui ne sont jamais ennuyeux. Ils mûrissent tard. Jusqu'à trente ans au moins, on ne sait pas comment ils tourneront. Leur tranquillité et leur pondération peuvent très bien stériliser leur cœur à tout jamais, comme aussi elles peuvent être de formidables leviers pour leurs passions ou leurs entreprises. Dans le cas de Roberti, c'est le processus de stérilisation qui l'a emporté. Il avait raison de regretter l'absence d'instincts, de tendances, de mystères, dans son âme, car il n'y en avait effectivement pas en elle. Du moins pas assez, ou pas assez généreux. Ceux qui, à cinquante ans, se sont éveillés étaient exécrables, et il aurait mieux valu qu'on ne les connût jamais.

MOI : Il faut toujours aller à la recherche de son âme, même si ce qu'on doit trouver est horrible. C'est à partir de là qu'on se débrouille. Dame, cinquante ans, c'était tard. Les choses avaient eu le temps de se détériorer.

LUI : Tu es bien français, toi ! Il te faut des choses nettes, et tranchées. Tu entoures tout d'une espèce d'auréole fatale. Tu découpes la silhouette sur le ciel. Tu penses qu'on est prédestiné, que les êtres nécessairement se révèlent à eux-mêmes. Mais ce n'est pas vrai, mon vieux ! Il y a des gens qui passent toute leur vie sans savoir qui ils sont, d'autres qui ne se doutent de rien, d'autres qui ne se sont jamais donné la peine de jeter un coup d'œil sur le monde extérieur. L'univers est rempli d'inconscients et d'aveugles. Tantôt ils ont de la chance, tantôt ils n'en ont pas. C'est cela, le destin. Si Roberti, un jour, n'était pas allé voir Dietz, si Solange ne lui avait pas ouvert la porte, voilà un homme qui ne serait jamais descendu dans les profondeurs noirâtres et compliquées de son

LA PROVIDENCE ET LA RAISON

âme. Voilà un homme qui serait comme toi et moi, sans histoire, plutôt respectable, etc. Jusqu'à sa mort il serait resté « à fleur d'âme », comme la quasi-totalité du genre humain.

MOI : Hum! Les sentiments chrétiens, mon frère, que voilà! Pour un mystique comme toi, tout ce que tu viens de dire me paraît sentir bien fort le fagot. Et la Providence, qu'est-ce que tu en fais?

LUI : D'abord, je crois que la Providence n'est pas cette nourrice alarmée, cette gouvernante tatillonne dont les curés nous rebattent les oreilles. C'est beaucoup plus haut, beaucoup plus vague, beaucoup plus difficile à comprendre. Cela procède par grands mouvements naturels et invisibles.

MOI : Non. Ce n'est pas par cataclysmes ou raz de marée, comme dans le cas de Roberti.

LUI : Non. Ce n'est pas la Providence qui a agi dans le cas de Roberti. C'est autre chose. Disons que c'est le diable. Nous pouvons bien le dire, puisque nous parlons déjà de la Providence. La Providence, il ne l'a pas écoutée. Elle était en lui comme en tout homme. Mais elle parlait un idiome étranger qu'il ne comprenait pas. Ou bien la voix était trop faible. Il n'entendait pas. Il ne voulait pas écouter. Peut-être aussi que les avis de la Providence se mélangeaient avec ce qu'il appelait « la voix de la Raison ». Il ne parvenait pas à distinguer les deux langages. Tous deux lui disaient d'être raisonnable. Mais il y avait deux Raisons. Celle de la Providence était humble et difficile ; la raison robertienne était orgueilleuse, égoïste et d'apparence aisée.

MOI : S'il n'avait pas rencontré Solange, il aurait rencontré quelqu'un d'autre qui l'aurait conduit exactement au même endroit. Solange n'a été que l'instrument.

LUI : Non, justement pas. Il aurait très bien pu ne rencontrer jamais personne. Il aurait très bien pu ne jamais connaître l'amour. Il y a des tas de gens qui ne le connaissent pas et qui ne s'en portent pas plus mal. Qui s'en portent plutôt mieux d'ailleurs. Roberti était un homme très occupé. Il avait son travail, ses amis, sa vie mondaine, sa vie familiale. Cela ne laissait pas beaucoup de place pour les fantaisies. Chaque fois qu'il prenait une maîtresse, il l'aimait pour ainsi dire à la sauvette. C'étaient toujours des rencontres très brèves, presque haletantes. Tu avoueras que cette vie-là n'est pas très propice au donjuanisme, ou même à la passion. L'amour demande des loisirs. Pas de loisirs, pas d'amour. En principe, l'amour, pour Roberti, c'était un domaine fermé. Il n'avait aucune raison de s'y aventurer. Enfin rends-toi compte des conditions qui devaient être remplies : que Roberti aimât, qu'il fût aimé.

MOI : Cela ne fait jamais que deux conditions.

LUI : Oui, mais deux conditions énormes, qui ne se rencontrent pas souvent ensemble, qui sont rarissimes. D'où je conclus que la seule personne capable de perdre Roberti était Solange. Avec toute autre, il eût été aimé et n'eût pas aimé, ou le contraire, et rien ne serait arrivé. Rebuté, Roberti n'aurait pas tenu quinze jours, quelle que fût sa passion. D'ailleurs il n'aurait pas éprouvé de passion. Il ne s'engageait pas facilement. Ce n'était pas le genre d'homme à avoir le coup de foudre gratis et à se consumer en silence. Je l'imagine mal adorant sans espoir



quelque beauté inaccessible ou même se mettant à aimer quelque indifférente qui n'aurait couché avec lui que par facilité ou lassitude. Pour qu'il se décidât à aimer, il fallait d'abord qu'il eût des gages physiques, mais cela ne suffisait pas. La complaisance lui inspirait tout au plus un peu de gratitude épidermique, et cette complicité agréable que l'on a avec les personnes avec lesquelles on partage un secret croustillant. Cela ne perçait pas jusqu'à son cœur. L'amour que Solange lui portait, qui était gigantesque, démesuré, féérique, qu'elle avait construit elle-même, brin à brin, comme un nid où se coucher voluptueusement, a été comme une maladie qu'il a attrapée à son tour, après une assez longue période de contagion. Je vois ton objection. Tu vas me dire qu'il aurait été contaminé par l'amour de n'importe quelle autre femme. Mais ce n'est pas vrai. D'abord quelle autre femme que Solange, Solange la rêveuse, la placide, la résignée, l'imaginative, la romanesque, l'aurait aimé pendant deux ans sans rien dire? Quelle femme ne se serait lassée au bout de trois mois et n'aurait mis ses sentiments au moins en veilleuse? Ensuite le terrain de Roberti, si je puis dire, n'était favorable qu'à l'amour de Solange exclusivement. Il y avait convenance absolue, affinité élective, miracle, quoi. Ce que les journaux appellent « le miracle de l'amour ». Cela ne s'explique pas. Cela se constate, voilà tout. Une femme sur cent millions peut-être était capable d'inspirer de l'amour à Roberti, et la guigne a voulu qu'il la rencontrât.

MOI : Bon. J'admets. C'est la théorie de l'amour-accident. L'amour qui vous écrase comme une auto, qu'on pourrait éviter en passant ailleurs.

LUI : Beaucoup de choses qui nous arrivent sont des accidents, dans lesquels on se trouve pris par bêtise ou par inattention. Ou bien on éprouve un prurit passager. Par exemple, tu fais un effort (un effort inutile : soulever un sac de pommes de terre, déplacer un meuble, quelque chose qu'un autre aurait pu faire à ta place) et crac, tu attrapes une hernie, ou une crise cardiaque, alors que si tu n'avais pas fait d'effort, si tu t'étais prudemment tenu à l'écart, tu aurais pu tenir encore dix ou vingt ans sans hernie ou sans crise cardiaque. La hernie et la syncope n'étaient pas inscrites dans les astres. Tout est affaire de modération, de prudence, d'opportunité, de mesure, de doigté, de flair, de prévoyance. Il faut prévoir l'imprévu, se tenir sur ses gardes, c'est-à-dire rester assez loin des zones dangereuses. Appliquer le système « ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ». As-tu remarqué que l'épithète que l'on accole toujours à « accident » est : « stupide », ce qui, à première vue, ne signifie rien. Un accident n'est pas stupide ou intelligent. Il est un fait, un phénomène. La stupidité n'est pas dans l'accident, elle est dans celui qui s'y expose, parce que l'accident est une cause fortuite, qui n'a rien à voir avec le destin personnel de la victime. Ce n'est même pas le nez de Cléopâtre, car le nez de Cléopâtre, c'était encore Cléopâtre, Cléopâtre elle-même, quelque chose qui lui appartenait intimement, qui lui avait été donné au moment de sa naissance, et qui était appelé à conditionner son existence tout entière. Non, l'accident, c'est une erreur. C'est un truc qui échappe à la finalité, au déterminisme qui ne figurait pas dans les données initiales du problème, donc qui n'est pas essentiel, donc qui n'existe pas.

MOI : Arrête. Tu vas dire des énormités.



THÉORIE DE L'ACCIDENT

LUI : Les gens sont très sensibles au côté idiot, évitable, non nécessaire de l'accident. Imagine un type écharpé par un train. On lui coupe la jambe. Cette amputation le plonge dans le désespoir. Il s'écrie : « Ma jambe, ma pauvre jambe ! A une minute près, je la gardais, j'étais intact. Si je n'avais pas fait ce pas de côté, si j'avais jeté un coup d'œil, j'aurais encore mes deux jambes comme tout le monde. Je serais possesseur d'un bonheur dont je ne me rendais pas compte, et qui m'apparaît dans toute sa splendeur maintenant qu'on me l'a retiré ! » Perdre une jambe dans un accident, c'est le comble de l'horreur. L'instant qui suit est particulièrement affreux, car on voit l'irréparable d'une façon saisissante : ce qui était, une seconde plus tôt, et ce qui est, à présent, pour toujours. Pendant un instant on se tient sur la frontière du beau passé et de l'avenir hideux. Une maladie est moins désespérante qu'un accident, car on sait qu'elle, au moins, elle vient de loin, qu'elle était en germe dans notre corps, que nous en sommes, si peu que ce soit, responsables. Tout à coup l'envie te vient de traverser la rue parce que tu as vu une vitrine amusante sur l'autre trottoir. Tu traverses. Une voiture que tu n'avais pas aperçue te renverse, et toi, tu es par terre, la colonne vertébrale cassée, te disant amèrement, avant de mourir, que tout cela est parfaitement idiot, que trente secondes plus tôt tu étais en parfaite santé, très gai, très heureux, plein de projets et d'espairs, et que même tu avais l'intention de perdre cinq minutes à regarder une vitrine.

MOI : Je ne vois pas où tu veux en venir. Tu dis que l'accident est une erreur et n'existe pas. Après quoi tu m'expliques qu'une auto me renverse et que je suis mort. Il me semble qu'il existe, non ? Cet accident qui m'envoie *ad patres* en trente secondes ?

LUI : Non, il n'existe pas. Il te tue, mais il n'existe pas. La seule chose qu'il ait à voir avec ta vie, c'est qu'il y met fin.

MOI : Cela me semble beaucoup.

LUI : Evidemment. Mais il ne modifie pas ton âme.

MOI : Ta théorie ne tient pas debout. Reprenons ton type à la jambe coupée. On n'est pas le même homme quand on a une jambe ou quand on en a deux. L'accident lui modifie l'âme, à lui. Quand tu nies l'accident, tu nies tout simplement le monde extérieur. Pourtant, il existe, le monde extérieur, c'est toi-même qui le dis, bon Dieu ! Et il a une sacrée influence sur nos pensées et sur nos sentiments. Je te concède que Solange ait été un accident dans la vie de Roberti, mais comme il n'est pas mort de saisissement la première fois qu'il l'a vue, comme il a survécu à cet amour qui lui est passé sur le corps comme un autobus, tout s'est déroulé comme si l'accident avait été prévu de toute éternité. L'accident Solange, si je comprends bien, s'est très vite incorporé à l'âme de Roberti et l'a modifiée. Au bout de quelques mois, cet accident est devenu une sorte « d'apport naturel ». La crue du Nil, elle aussi, c'est un accident, mais cela laisse des alluvions en quantité suffisante pour féconder toute une province. La crue du Nil est à la fois un accident et un phénomène naturel, tout comme la rencontre Roberti-Solange. Et je vais te dire encore une chose : la plupart des gens, quand ils se font renverser par une auto, pensent peut-être : « C'est trop bête », mais ils ajoutent presque toujours : « C'était écrit. » Les accidents, cela

ŒUVRES ROMANESQUES III

fait partie de la fatalité, du destin, de la Providence, comme tu voudras. La fatalité est bête, mais elle est écrite, et après tout, peut-être que Dieu s'amuse à écrire des bêtises sur son grand livre.

Tout bien considéré, Roberti apporte de l'eau à mon moulin. L'amour de Solange ce n'est pas un train qui lui est arrivé dessus à l'improviste. Il l'a vu venir de loin. Il a senti la fumée, il a entendu le frémissement des rails, la sonnette du passage à niveau. Je suppose, en effet, que Solange, dès qu'elle a été sa maîtresse, n'a rien eu de plus pressé que de lui raconter son amour en détail, de lui expliquer qu'elle n'aimait que lui, qu'elle l'avait aimé au premier coup d'œil, et ainsi de suite. Roberti, en froussard qu'il était, aurait dû, normalement, prendre ses jambes à son cou. Un amour pareil, cela fait peur. En un clin d'œil on imagine toutes les complications et tous les drames qui en découlent. Alors, on brise là, et en vitesse, crois-moi. Surtout quand on est M. Roberti, député de Paris, vice-président de la commission des Dons et Legs, père de famille et tout le reste. Or, que fait-il, ce jeune présomptueux ? Il accueille cet amour dangereux, il s'en pare, il s'en gargarise, il s'y vautre. Il en éprouve une vanité nonpareille, un orgueil délirant, il se dit que les choses n'iront jamais plus loin qu'il ne le voudra, qu'il s'en fout après tout, puisqu'il n'aime pas, lui ; que c'est trop flatteur, quand même, d'être aimé d'une si jolie personne, et que ce serait trop bête de ne pas en profiter. L'accident Solange-Roberti était un accident prévu, mon vieux. Tous les signaux rouges étaient allumés. Dès lors ce n'est plus un accident. Roberti a été victime de sa vanité ou de son orgueil. Il faut toujours en revenir là. C'est lui-même qui s'est perdu, lui seul, parce qu'il était dans son destin de se perdre.

LUI : Ma foi oui, cela peut se voir sous cet angle. En matière de sentiment, tout est vrai en même temps. Mais ce que je veux que tu comprennes bien, c'est que Roberti était le contraire de l'homme auquel arrivent les accidents. Grâce à sa lucidité et à ses facultés de raisonnement, il avait banni à peu près tout mystère de sa vie. Le monde lui apparaissait comme une machine où tout, à la rigueur, est explicable. Par suite ce rationaliste s'était forgé une superstition. Il croyait qu'il fallait être très vigilant pour échapper à la mort, que tant que la cervelle reste claire et aux aguets, la mort se tient à distance. « On meurt par inattention », disait-il. Cinq ou six fois dans sa jeunesse il s'était enivré. Il en gardait un souvenir horrifié. C'était là l'*inattention* dans toute son horreur. Il lui semblait que l'ivresse, en lui ôtant temporairement la raison, le dépouillait, qu'elle l'exposait tout nu aux puissances destructrices. Il se sentait vulnérable et fragile comme un homme préhistorique qui doit faire face à une nature formidable et à des animaux cauchemardesques. C'est pourquoi il ne buvait guère. De même, la vieillesse, la mort profitent du moindre relâchement moral ou physique : elles s'engouffrent impétueusement dans l'être.

MOI : Sobre par orgueil. Ce n'est pas mal. Voilà quelque chose d'inédit ! Cet homme-là avait vraiment l'orgueil dans le sang. Il courait à toutes jambes vers la damnation.

LUI : Tu aurais voulu qu'il devînt ivrogne pour humilier sa raison ?

MOI : Ma foi, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement ! Il faut quelquefois se contraindre à des sacrifices.

VILAINS ROMANS

LUI : Et si tu te contraignais à un sacrifice, toi-même ? Bois donc un coup de gnôle avec moi.

MOI : Non, merci, je ne bois jamais. Mais ne te gêne pas pour moi, je t'en prie. Commande un autre rhum. Tu « brûles » énormément, à parler comme cela. J'aime beaucoup l'odeur du rhum ; elle me fait rêver de la mer des Sargasses, de la marine en bois, du bailli de Suffren, de la Guadeloupe où l'on assiste à de si beaux cyclones, de la bataille de Trafalgar, des boucaniers de l'île de la Tortue. Cela change de l'atmosphère corrompue des amours de Roberti. Grâce à ton rhum, je mets le nez à la fenêtre. Je respire une minute.

LUI : Si l'histoire de Roberti te semble trop pénible, arrêtons les frais.

MOI : Non, non. L'histoire de Roberti me va. Mais simplement, Roberti n'est pas mon type. Ce n'est pas le genre de héros que je choisirais, si j'écrivais un roman.

LUI : Quel genre de héros choisirais-tu ?

MOI : Je ne sais pas très bien, mais certainement pas Roberti. Il faut avoir un minimum de sympathie pour le personnage dont on fait le portrait. Je n'en éprouve pas beaucoup pour ton ami. Note que je ne prendrais pas non plus un phénix. Il y a quelques années, j'avais un roman en tête. J'en avais trouvé le titre, qui était superbe : *Les Parisiens*. Cela se passait pendant la guerre de 70 et la Commune. Mon héros était un jeune homme doué de toutes les vertus ; il avait même un joli nom : Roland des Charmettes. Au bout de cent pages, je ne pouvais plus le souffrir. Beau, brave, intelligent, délicat, ayant à vingt ans le raisonnement d'un homme de quarante, juste assez imprudent pour ne pas avoir l'air empaillé, bref, il était parfait. Mais toute cette perfection l'avait rendu fade. Ecœurant. J'ai tiré un trait dessous et le roman s'est terminé là. D'ailleurs, j'étais mal parti. Je voulais écrire un *beau roman*, comme Balzac ou Tolstoï, avec toutes sortes de péripéties, la guerre, la révolution, le désastre, deux cents personnages, etc. C'était idiot. Il faut écrire de *vilains romans* qui ne ressemblent à rien.

LUI : Eh, dis donc, Roberti est tout à fait un héros pour vilain roman. Tu ne trouves pas ? Epineux, embêtant, pas facile à cerner, qui vous file entre les doigts, ni noir ni blanc, ni chair ni poisson, compliqué. Ah ! ce n'est pas un gaillard comme ton Roland des Charmettes !

MOI : Dans *Les Parisiens*, j'avais un très joli duel. Roland des Charmettes, qui était républicain, naturellement, envoyait une gifle à un nommé Sébastiani, commissaire de police de Napoléon III, qui le provoquait. C'était son premier duel, et il ne s'en tirait pas mal. Il faudra que je te lise cela un jour.

LUI : Ah oui, avec plaisir.

MOI : Ce duel de Roland me fait penser à une chose. Est-ce que Roberti était courageux ?

LUI : Je n'ai jamais eu l'occasion de m'en rendre compte. Nous ne nous sommes jamais trouvés ensemble en danger. Mais qu'est-ce que cela veut dire, courageux ? Il y a diverses sortes de courage.

MOI : Tu me comprends très bien. Je te demande si Roberti était brave. Si, par exemple, dans la rue, il n'hésitait pas à faire le coup de poing. Je te parle de



cette forme épidermique du courage qui ne signifie peut-être pas grand-chose, mais qui est si sympathique. Le courage physique, quoi. Celui qui jaillit tout à coup parce que l'esprit s'échauffe ou parce qu'on a le cœur bien placé.

LUI : Non, je ne pense pas que Roberti ait eu cette forme de courage là. Il était trop nerveux. Une attaque à l'improviste le déconcertait, et sa première réaction était sans doute de « se dégonfler », de battre en retraite. Puisque tu m'en parles, il me revient un souvenir. Cela remonte à plusieurs années. Un jour, lui et moi, nous étions en voiture ; c'est lui qui tenait le volant. A un croisement un type qui était dans son tort, c'est-à-dire qui venait de la gauche, le tamponne. Pas grand-chose : une aile cabossée. Le type sort de sa voiture, Roberti de la sienne et ils commencent à palabrer. Le type était coléreux, il criait. Roberti tâchait de se mettre au diapason. A un moment, j'ai senti qu'il prenait peur. Il est remonté dans sa voiture, il a claqué la portière et il a démarré, sans même exiger de constat. Il était pâle. Sa main tremblait sur le volant. Il s'est mis à parler un tout petit peu trop vite, comme on fait quand on veut masquer un sentiment. Il m'a dit que cet accident, après tout, ce n'était rien, qu'un constat lui aurait fait perdre trois quarts d'heure, et que trois quarts d'heure de sa « précieuse vie » (c'est le mot qu'il a employé) valaient plus cher que le remboursement de l'assurance.

Je ne devrais pas te raconter cela. Tu vas avoir encore plus d'aversion pour Roberti. Mais la vérité avant tout. Du reste, je suis convaincu que cette anecdote ne prouve rien, sinon qu'Edouard dans certaines circonstances n'avait pas la maîtrise de ses nerfs. La forme de courage qui consiste à faire le coup de poing dans la rue est vraiment très mineure. C'est une réaction de colère, toute naturelle quand on a l'esprit bouillant ou le caractère emporté. Or je t'ai dit que Roberti n'était pas coléreux. Il était en même temps nerveux et froid, combinaison curieuse, mais pas tellement rare. J'ai remarqué que les vrais nerveux ont souvent une apparence flegmatique. Leurs tempêtes sont tout intérieures ; il n'en apparaît pas grand-chose à la surface. Leur flegme, en outre, par la contrainte qu'il impose, renforce leur nervosité. Les violents, les emportés, les bruyants, les tyranniques, les désordonnés, ceux qui ne se contrôlent pas, qui laissent éclater leurs humeurs vingt fois par jour, ne sont pas de vrais nerveux : tout s'en va en gestes et en paroles.

Je pense que Roberti n'était pas naturellement brave. Je pense toutefois qu'il n'était pas incapable de montrer de la bravoure (il avait la croix de guerre, ce qui ne signifie pas grand-chose, mais enfin on ne la donne pas souvent aux lâches complets). Je pense que pour être brave, il fallait d'abord qu'il s'y préparât, qu'il prît la décision de l'être, qu'il surmontât sa sensibilité, qu'il se dît d'abord : « Tremble, carcasse ! » ; après quoi, il se conduisait sans doute aussi galamment que n'importe qui. Et puis, le courage physique, cela s'apprend. S'il avait été fantassin en 14, il l'aurait appris en quinze jours de tranchées. Quant au courage moral, là je suis formel : il en avait beaucoup. Il était inaltérable, il ne se laissait intimider par rien. Un peu arrogant, peut-être, dans les périodes de prospérité ou de chance ; mais toujours parfaitement gai et agréable, toujours insouciant dans les périodes de poisse, lorsque rien de ce qu'il entreprenait ne réussissait.





AMBITIONS SUBALTERNES

MOI : A croire qu'il était fait pour l'adversité!

LUI : Je me le suis souvent dit. Il avait un grand usage de l'échec. Cela m'inquiétait même parfois. En le voyant si bien s'accommoder d'un destin un peu terne, je pensais, de temps à autre, qu'il n'irait jamais très haut. Qu'il ne serait jamais président du Conseil, par exemple. C'était un esprit distingué, une personnalité distinguée, mais je ne respirais pas sur lui l'odeur grisante du succès, de la vraiment haute ambition. Il n'était jamais supérieur à lui-même. Il perdait son âme et son temps dans des ambitions subalternes, dans des intrigues de second ordre. Les grands hommes sont souvent des médiocres qui se surpassent.

Lui, il avait de petits buts : être vice-président de ceci ou de cela, obtenir une mission d'information en Chine, etc. Quand cela ratait (et cela ratait souvent car la compétition est féroce pour ces brouilles-là) il se consolait très philosophiquement et se lançait dans une autre entreprise. En fait il passait son temps à désirer quelque chose. Les aspirations de son âme étaient sans nombre. Ainsi sa vie lui apparaissait comme une perpétuelle défaite. Il se heurtait sans cesse au monde comme un bouc qui donne des cornes contre un mur. La vie politique, qui est toute tissée d'intrigues qui n'aboutissent pas ou qui manquent, qui accumule cent échecs pour une réussite, l'enfonçait dans cette croyance (assez erronée) que l'homme n'a à peu près aucun pouvoir sur l'univers, c'est-à-dire les événements. Avec beaucoup de ruse, d'habileté, de prudence, on peut infléchir ceux-ci légèrement, fausser leur cours, les capter. Mais la puissance humaine se borne à cela. Voilà ce que, tout au fond de lui, il croyait. Idées sages, idées d'homme raisonnable. Ces idées-là ne seraient jamais venues à l'esprit de Napoléon, d'Alexandre le Grand, de César ou même de Louis-Philippe!

MOI : Ce Roberti n'est vraiment pas très inspirant!

LUI : Moi, tu vois, si j'étais capable d'écrire, cet homme-là m'intéresserait. Je n'en ai jamais vu comme lui dans les livres. Il est inédit, original. A chaque instant il a des idées biscornues, des sentiments bizarres ; de vrais sentiments d'homme vivant et non pas de héros de roman. Il n'est jamais poncif. C'est une créature humaine, composée de matière et d'esprit, qui se heurte constamment aux barrières du monde, qui se trompe, qui est tout empêtrée avec son âme, qui fait des bêtises dans lesquelles elle s'enracine ou dont elle se repent, qui revient sur elle-même, qui coupe les cheveux en quatre, qui est limitée dans le temps et dans l'espace, qui est compliquée et surtout qui est lourde. Ce qui me frappe, c'est précisément cette lourdeur de Roberti. Ce n'est pas un pur esprit, ah non ! Il est encadré dans le monde sur lequel il pèse (un peu) et qui pèse sur lui (beaucoup). Enfin tu vois ce que je veux dire quand je prétends que Roberti est digne d'entrer dans la littérature. Ce serait d'ailleurs un étrange destin, pour lui qui l'aimait tant, la littérature, et qui aurait tant désiré s'y illustrer, d'y entrer par cette porte-là ! Très inattendu. On se croit auteur, et l'on est en réalité un personnage. Non pas créateur, mais créature. Ô petites ironies du sort !

MOI : Ces petites ironies sont fréquentes. Finalement il n'y a pas beaucoup de créateurs. En revanche il y a une quantité d'objets dont la représentation peut



ŒUVRES ROMANESQUES III

donner un tableau. Pourquoi pas Roberti, après tout ? Dans son genre, il vaut bien le citron de Manet ou l'étang de Saint-Cucufa par Corot. Je verrai.

LUI : Tu sais, je connais des foules de détails sur lui, et pas n'importe quels détails : des détails d'âme.

MOI : Ce ne sont pas les plus importants. Ceux-là, on les invente ! Ce qui est important, et sur quoi on n'est jamais assez documenté, c'est les détails d'ameublement, la couleur du ciel, les costumes, les lieux où l'on se promène, les maisons, le temps qu'il fait, etc. Je trouve d'ailleurs que ton récit manque de descriptions. Parle-moi de l'appartement de Roberti, de la Chambre des députés, du chemin que Roberti prenait pour aller de la rue Oudinot au Palais-Bourbon. Tiens, par exemple, combien gagnait-il d'argent ? C'est intéressant cela. Cela situe tout de suite. On voit à qui l'on a affaire. Je suppose que Roberti ne se contentait pas de son indemnité parlementaire.

LUI : Ce n'était pas un homme d'argent, mais quand même, l'indemnité parlementaire, c'était court.

MOI : Il n'était pas arrivé à s'introduire dans deux ou trois conseils d'administration ? C'est la grande ambition des députés, me suis-je laissé dire.

LUI : Je sais qu'il y songeait, qu'il y rêvait de temps à autre. Nous en avons même plaisanté quelquefois. Mais à ma connaissance il n'y est jamais parvenu.

MOI : Alors quoi ? Il n'avait pas gardé son cabinet d'avocat, quand même ?

LUI : Non, tu penses ! Son cabinet ! Comme s'il en avait jamais eu un ! Le métier d'avocat l'assommait. Il avait fait son droit en bâillant, tout en l'entremêlant, pour se distraire, d'une licence de lettres. Et puis il s'était établi avocat parce qu'il faut bien gagner sa vie. Mais c'était un pis-aller. Il a végété jusque vers trente ou trente-cinq ans, plaidant par-ci, par-là, dans de petites causes, gagnant juste de quoi vivre. Il collaborait à de petits journaux politiques sans importance, il donnait des chroniques à *La Gazette du Palais*. Un jour, je l'ai interrogé sur ses débuts. Je lui ai demandé pourquoi il avait choisi le droit, plutôt que la médecine ou les lettres. Avec ses dons, son esprit fin, curieux, cultivé, je l'aurais bien mieux vu à Normale.

MOI : Et qu'a-t-il répondu ?

LUI : Eh bien, il a été très sincère. Il m'a dit qu'à dix-huit ans, après avoir passé ses deux bachots, il s'était analysé impitoyablement, et qu'il avait tiré une conclusion quasi mathématique de cette analyse. Il avait inscrit sur une feuille de papier ses ambitions et ses possibilités, sur deux colonnes. Première ambition : devenir homme de lettres. Difficile. Il n'était pas très doué. Il se rendait bien compte que son style était élégant, correct, mais plat. D'autre part, il ne sentait pas en lui cette grande inspiration confuse qui rend si sûrs d'eux les jeunes artistes. Il ne se sentait pas porteur d'un « message ». Il n'entendait pas résonner en lui cette petite musique dont tu me parles de temps en temps (je ne l'entends pas résonner en moi non plus, hélas !), cette petite musique irréductible, unique, qui est le signe que l'on a « quelque chose à dire ».

MOI : Il connaissait l'existence de la petite musique ?

LUI : Non, naturellement. Moi non plus je ne savais pas qu'elle existait, jusqu'au jour où tu me l'as décrite, et où tu m'as expliqué ce qu'elle signifiait.

LA PETITE MUSIQUE

Bref, il avait fabriqué des poèmes (très mauvais) comme tout le monde, mais il avait beau scruter, il ne voyait pas d'œuvre s'agiter dans ses profondeurs. Donc, il tire un trait sur la littérature, c'est-à-dire sur l'art en général. Il se tient le raisonnement suivant : « La plus haute activité humaine est l'art. Cette activité m'est fermée parce que je n'ai pas la mystérieuse étincelle grâce à laquelle on est Mozart, Van Gogh ou Baudelaire (tu notes les trois noms au passage : c'étaient ses trois grandes admirations, à dix-huit ans ; il n'avait pas mauvais goût, encore qu'il y entrât un peu de mode). Je ne pourrai jamais être qu'un amateur éclairé. Qu'est-ce qui vient après l'art, dans ma hiérarchie des valeurs ? La politique, qui est elle aussi une sorte d'art, mais beaucoup plus accessible, qui ne demande pas de don particulier, sinon quelque intelligence et un peu de caractère. Par conséquent, c'est dit, je vais faire de la politique. Je serai un jour le maître de la France. J'accomplirai de grandes choses. J'émanciperai les ouvriers, je serai un négociateur incomparable sur le plan international, et peut-être que dans ma vieillesse, comme Clemenceau, je gagnerai une guerre. »

MOI : Eh mais, dis donc, tout cela n'est pas mal. J'aime mieux Roberti adolescent que quinquagénaire. Ah, les grandes et fortes idées que l'on a, à dix-huit ans ! Les grands hommes sont ceux qui, à cinquante, ont accompli ce qu'ils ont rêvé à dix-huit ans.

LUI : N'est-ce pas que c'est une assez jolie image, le jeune Edouard, sur son lit de fer, dans sa chambre d'étudiant, décidant de son avenir, gravement, sans complaisance, sans illusions ? Cela ne manque pas de grandeur.

MOI : Ce qui manque de grandeur, c'est Roberti à cinquante ans, député de seconde zone, ayant capitulé sur tous les fronts et n'étant que la caricature de son rêve de jeunesse. A propos, tu ne m'as toujours pas dit de quoi il vivait.

LUI : Attends donc ! Tout le plaisir de la narration est dans les à-côtés. Sans compter que c'est important, les « années d'apprentissage » de Roberti. Je veux que tu aies un panorama complet de lui, tout son destin, Roberti blanc, gris et noir, Abel et Caïn, Tiberius Gracchus et Faust.

MOI : D'accord. Donc il opte, à dix-huit ans, pour la politique.

LUI : Il continue son raisonnement. Il se dit : « Quel est le marchepied de la politique en France, depuis 1789 ? Le droit. Les grands révolutionnaires étaient presque tous des avocats. Gambetta était avocat, Poincaré avocat, etc. » Il se défile ainsi une cinquantaine d'hommes politiques sortis de la faculté de droit.

MOI : Clemenceau était médecin et Jaurès sortait de Normale, ainsi que Herriot.

LUI : Oui, bien sûr, il y a des exceptions, mais enfin, la grande majorité du personnel politique de la France vient de la fac de droit. Edouard se dit conséquemment : « Je serai avocat. » Et là, indéniablement, il a eu du courage, car le droit l'ennuyait à mourir. C'était aux antipodes de ses goûts et de ses curiosités. Mais il pensait que c'était une épreuve qu'il fallait absolument traverser, qu'il en sortirait fortifié, que cela lui donnerait l'armature intellectuelle dont il avait besoin. Plusieurs fois, il m'a dit que les trois années qu'il a passées à la faculté de droit ont été les pires de sa vie, et que souvent il pensait avec découragement qu'il avait pris le plus mauvais chemin possible. Mais il n'a



ŒUVRES ROMANESQUES III

pas abandonné. Il a piétiné les terres arides du droit avec une persévérance digne d'admiration. Après quoi il a ouvert un cabinet et il a commencé à tourner autour de la politique.

MOI : Et naturellement il s'est inscrit au parti radical.

LUI : Naturellement. C'était une décision prudente et méditée. Le parti radical est à peine un parti. Il a une doctrine parce qu'il faut bien en avoir une. C'est surtout une école de gouvernement, une pépinière de ministres. Du moins c'en était une avant la guerre, quand Roberti a débuté dans la politique. Tu imagines le topo (et je te l'épargne) : avantages du parti radical pour un jeune homme qui croit avoir de l'ambition et en même temps l'amour du bien public. Du moins c'est ainsi qu'Edouard se voyait. Il baptisait ambition son dilettantisme qui lui avait fait choisir la politique comme une sorte d'art subalterne, comme un substitut à la peinture, à la musique et surtout à la littérature. Quant à l'amour du bien public, il en était très sincèrement pénétré. C'était (et cela fut toujours) pour lui une grande aspiration vague et attendrissante. Il pensait qu'une vie vaut la peine d'être vécue si elle fait le bonheur d'un peuple, qu'il est presque aussi beau de renforcer les institutions de l'Etat, de donner du pain aux pauvres et de la liberté à tous, que d'écrire des chefs-d'œuvre. Au bout de cinq ou six ans, il est devenu conseiller municipal de son quartier (il habitait alors du côté de la gare Montparnasse, dans le XV^e arrondissement). Puis il s'est marié, vers vingt-huit ans, avec Agnès, qui en avait vingt-trois. C'était la fille d'un négociant en vins de la Gironde ; elle avait une petite dot, avec laquelle le ménage a été s'installer dans un bel appartement de la rue Oudinot, tout à fait au-dessus de ses moyens. Mais Roberti pensait qu'il fallait brusquer le sort. Pour te le faire court, il a traversé là une douzaine d'années difficiles. Il croyait qu'il entrerait dans la politique comme dans du beurre, mais la politique s'est bien défendue. Il s'était vu ministre à vingt-cinq ans ; au lieu de cela, il a été obligé de gravir les échelons un par un, de militer obscurément, de prononcer des conférences le mercredi soir aux « Jeunesses radicales », d'assumer le secrétariat de la section du XV^e, de dépenser dans des intrigues de quatre sous plus de génie qu'il n'en faut pour gouverner toutes les Espagnes. Je pense que ces douze années de vaches maigres pendant lesquelles il s'est consumé en combats acharnés et dérisoires ont été très préjudiciables à son esprit et à son cœur. Elles l'ont accoutumé aux petits objectifs, aux petites actions, à la patience, à la médiocrité, aux minuties, toutes choses vers lesquelles il n'avait que trop tendance à se diriger. Elles ont entretenu et renforcé ce qu'il y avait de petit et de timoré en lui. Dans ce sens, on peut dire qu'il n'a pas eu de chance. Qui sait ? S'il avait eu une carrière rapide et brillante, s'il avait eu très tôt à s'occuper de grands intérêts, peut-être que sa vie eût été tout autre. Appliquées à de vastes projets ou à des responsabilités importantes, sa prudence et sa minutie eussent été des qualités précieuses. Des modérateurs, d'utiles contre-poids. Alors qu'elles n'ont été que des boulets à ses chevilles.

Ce n'est qu'après la guerre que Roberti a été élu député. Pendant la guerre, il s'était plutôt bien conduit, quoique sans héroïsme. Je veux dire qu'il n'appartenait pas à un mouvement de résistance. Mais il avait gardé des rapports



LES CADEAUX ET LES SALAIRES

clandestins avec les militants radicaux de son quartier. Il « pensait bien », c'est-à-dire qu'il était gaulliste ; il correspondait avec les quelques personnalités de son parti que les Allemands ou le gouvernement de Vichy persécutaient, etc. Cette conduite honorable lui a valu d'être le candidat radical de je ne sais plus quelle circonscription parisienne aux élections générales de 1945. Il était second de liste, ce qui est une place enviable. Je crois qu'il a été élu, cette première fois-là, grâce à la répartition proportionnelle des restes. Mais enfin il a été élu. Cela a été un grand jour. Il a définitivement bazardé son cabinet d'avocat. Je saute les détails, la griserie du nouveau député quand il prend séance à la Chambre pour la première fois, le respect des huissiers, la splendeur des locaux, l'hémicycle qui est vraiment très beau, très imposant, avec tous les souvenirs des grandes heures parlementaires, les couloirs, la bibliothèque, le superbe plafond peint par Delacroix, etc. Roberti a pris possession de cela avec ivresse. Il a tout de suite été sensible à l'atmosphère de club qui règne au Parlement, et comme c'était un homme de bonne compagnie, il a su très vite prendre l'air de familiarité, de complicité qui est plus ou moins de rigueur. Mais au fond, tu vois, il était moins grisé qu'il n'en donnait l'impression (surtout pour faire plaisir à Agnès, qui avait attendu ce moment-là avec au moins autant d'impatience que lui). C'est qu'il avait désiré trop longtemps : son désir était devenu rance. Être député à vingt-cinq ans, c'eût été une joie vraiment extraordinaire, qu'il aurait goûtée avec une fraîcheur totale, dans une explosion de bonheur. A trente-neuf ans, cela avait encore de la saveur, sans doute, mais une saveur atténuée. Il avait trop travaillé pour l'obtenir. La chance n'avait eu, pour ainsi dire, presque plus rien à y voir. Ce n'était pas un cadeau, mais un salaire, et les salaires font beaucoup moins plaisir que les cadeaux. Ce n'était plus un tremplin, mais un aboutissement, le fruit de quinze années de labeur ingrat et obscur. Je crois que Roberti, lorsque enfin il a décroché la timbale, a compris que le succès n'est pas *pittoresque*, que ce n'est pas une terre inconnue et enchantée, où l'on aborde miraculeusement, un Canaan ou un Taïti où l'on oublie aussitôt toutes ses épreuves passées pour vivre dans une plénitude de bonheur. Le succès ne vous touche pas comme un coup de baguette magique, mais au contraire on court longtemps après lui, on ne l'attrape qu'après avoir bien couru. On est fatigué, exténué, rompu, hors d'haleine ; on le serre contre soi d'un bras débile. Roberti, lorsqu'il a été élu, s'est écroulé comme le soldat de Marathon au terme de sa course. Le but était atteint, et il a dû se dire qu'il était grand temps, qu'il aurait été incapable de faire un mètre de plus, ce qui était faux, car on peut toujours faire un mètre de plus, et même un kilomètre, et même mille kilomètres, si rendu que l'on soit, tant qu'on n'est pas arrivé. Mais l'arrivée brise les muscles, termine l'effort, fait passer de l'état actif à l'état passif. Tant que Roberti bataillait, se livrait à ses escarmouches de quartier, tant qu'il était dans l'effort, il ne souffrait pas. Tout son être était échauffé. Dès qu'il s'est assis sur son siège du Palais-Bourbon, il a senti ses courbatures. Il n'a plus eu envie de se lever. Cela a contribué à le renforcer dans le sentiment que rien ne se fait vite, que tout s'obtient par d'innombrables et patientes combinaisons, et que lorsqu'on arrive, c'est à



ŒUVRES ROMANESQUES III

l'ancienneté, après mille et mille travaux ennuyeux et pas même faciles. Voilà, je crois, les racines du caractère de Roberti, les raisons qui faisaient de lui quelqu'un de si patient, de si résigné, de si stoïque quand c'était nécessaire. Cela explique aussi sa ténacité et son obstination, en particulier dans tout ce qui tenait à la conservation de son mandat. Il était farouchement attaché à son siège, qu'il avait eu tant de peine à conquérir ; il ne s'agissait pas de retomber dans la misère passée. Il ne négligeait rien pour assurer ses réélections, affermir sa position dans le parti radical, gagner la reconnaissance et l'attachement des électeurs en leur rendant tous les menus services qu'il pouvait, ne donner matière à aucun écho déplaisant dans les journaux satiriques, etc. Je n'en finirais pas de t'énumérer ses précautions. Le résultat inévitable d'une vie et d'une expérience comme celles-là, c'est qu'il avait fini par en rabattre beaucoup sur les ambitions désintéressées de sa jeunesse. Le souci de sa situation personnelle n'était jamais absent de ses démarches politiques. Comme il était honnête et de bonne volonté, il s'efforçait de concilier le bien public avec le bien de Roberti. Il s'ensuit que jamais il n'avait d'attitude absolument claire, mais au contraire il apparaissait au second plan de la vie politique française comme un personnage ambigu, compliqué, plein de détours, cheminant souterrainement, et qui ne prendrait jamais le grand vol (bien que moralement il fût au-dessus de tout soupçon), à cause justement de sa prudence, de sa répugnance à s'engager trop, de son horreur des positions nettes et franches. Sa méfiance pour les romantismes et les extrémismes, son sens de la mesure le retenaient souvent de proclamer des idées généreuses qui, pourtant, lui auraient fait plaisir.

J'en viens maintenant à ta question de tout à l'heure : de quoi vivait-il ? Je t'ai dit que ce n'était pas un homme d'argent. Toutefois il ne voulait plus avoir à se ronger les sangs pour des fins de mois difficiles : cela lui semblait ridicule pour un homme de sa valeur, et même un peu déshonorant. Après sa première élection, il a très rapidement trouvé deux ou trois compagnies qui l'ont embauché en qualité de conseil juridique. Les grandes boîtes aiment bien avoir un député à leur service, et le député est enchanté de cet arrangement, qui lui procure un confortable salaire sans lui demander beaucoup de travail. Avec cela, Roberti doublait son indemnité parlementaire.

MOI : Je n'aime pas beaucoup cela. C'est un peu du trafic d'influence.

LUI : Oh, trafic d'influence, c'est un grand mot. Roberti n'aurait jamais fait, pour ses employeurs, quelque chose qui serait allé à l'encontre de ses principes ou de sa conscience. Par exemple, s'il avait été conseil juridique d'une entreprise de travaux publics, il aurait plutôt démissionné de cet emploi que de faire obtenir à son client une adjudication imméritée. D'ailleurs, je suis convaincu que le mot « trafic d'influence » ne lui est jamais venu à la pensée, tant il était loin de son esprit, lorsqu'il a cherché ces petites sources de revenu, que cela pourrait jamais influencer sur son action politique.

MOI : Finalement, Roberti était très à l'aise, si je comprends bien.

LUI : Eh bien non, figure-toi ! Il vivait au-dessus de ses moyens. Le secret de cette dépense, c'est qu'il ne se refusait rien. Il convoitait des objets. Tantôt un meuble vu dans la vitrine d'un antiquaire, tantôt une paire de chaussures. Il

LA CAISSE NOIRE

avait une « fixation à la chaussure », il en possédait plus de vingt paires, de toutes les formes, de l'après-ski en phoque à l'escarpin verni. C'est curieux, cet amour des chaussures. Cela lui venait de ses années besogneuses. Comme beaucoup d'hommes, il aimait le cuir, le beau cuir souple et riche, qui sent bon, et il avait souffert, jadis, de ne pas pouvoir s'offrir ce luxe. Il s'était juré que s'il devenait riche un jour, il aurait des armoires pleines de souliers. Acheter une paire de chaussures lui faisait toujours le même plaisir. C'était, pour lui, l'achat par excellence, celui qui procure un bonheur sans mélange et presque une sensation de puissance.

Les objets exerçaient sur lui de la fascination. C'était comme un désir qui l'envahissait tout à coup. Il tombait amoureux d'un fauteuil louis-philippard, d'une robe de chambre en soie, d'un portefeuille en crocodile. Il lui fallait le posséder. Du reste, il aimait assouvir ces caprices. Cela servait peut-être de soupape à sa Raison qui devait bien le fatiguer ou l'ennuyer, parfois. C'était une revanche aussi, sur le temps où il était obligé de se refuser tout parce qu'il n'avait pas d'argent. Cela te fait sourire, hein? Eh oui, c'est plutôt drôle.

Pour en finir avec cela, voici un détail amusant. Il avait prévu un budget à part pour ce qu'il appelait (avec un peu d'emphase ironique) « ses plaisirs ». Il s'était constitué une cassette particulière et secrète, dans laquelle il puisait de quoi faire de menus cadeaux à ses conquêtes, les emmener dans des restaurants de demi-luxe et payer les chambres d'hôtel. Cela ne montait pas bien haut, car ces demoiselles, comme tu sais, étaient de condition modeste : on leur donnait à bon compte l'illusion de la grande vie. Les largesses de Roberti se bornaient là, car il était assez fat en matière amoureuse. Il entendait être aimé pour lui-même et n'eût jamais souffert de payer froidement une femme, ou de lui faire des cadeaux tels qu'ils pussent être considérés comme le salaire de la complaisance. A cinquante ans, il aimait et il était aimé comme un jeune homme. Ce n'est pas si mal, non, pour un amateur, pour un homme dévoré par les occupations?

MOI : Tu fais de la peinture au vitriol! Ces dernières touches au portrait de Roberti sont véritablement atroces. Je suppose que, non content d'être égoïste, dépensier pour lui et radin pour les autres, il rationnait aussi l'argent du ménage?

LUI : Il était un peu égoïste, oui, mais pas radin. Il donnait à Agnès tout ce qu'il fallait, et même au-delà, pour faire marcher la maison. Il en résultait un train de vie honnêtement bourgeois. Les enfants, sans vivre comme de jeunes princes, faisaient bonne figure dans le monde et au lycée. Pour ce qui est d'Agnès, il s'était fait un devoir de ne jamais rien lui refuser. Si elle avait été prodigue ou coquette, elle aurait pu s'habiller chez les plus grands couturiers sans qu'il y eût trouvé à redire. Mais elle ne se souciait pas trop de toilette. Elle se contentait des services d'une petite couturière qui l'habillait d'ailleurs avec distinction. Elle était moins élégante que son mari (en dépit du vison). Roberti, quand on le voyait au sein de sa famille, faisait penser au mâle des animaux, au faisan ou au lion, qui est superbe, qui a une crinière majestueuse ou un plumage éclatant, qui a raflé toute la beauté de l'espèce, à côté de la femelle et des petits, un peu ternes en comparaison.



ŒUVRES ROMANESQUES III

L'appartement de la rue Oudinot était très agréable. Il y avait une bonne et une femme de ménage. Les soirs où Roberti recevait, on faisait venir un extra, en veste blanche, toujours le même, avec lequel on avait une certaine familiarité, que l'on appelait ostentatoirement « Albert », et qui laissait entendre aux invités, par son aisance, qu'il était valet de chambre à demeure.

Vivre au-dessus de ses moyens, c'est une habitude qui n'est pas sans charme, qui a ses bons côtés. Mais un moment vient (aux alentours de la cinquantaine précisément) où l'on est saisi de vertiges. On se dit que l'on n'est plus tellement jeune ni solide. Roberti avait des angoisses qui le réveillaient à quatre heures du matin. Il imaginait alors toutes sortes de mélodrames : il était blackboulé aux prochaines élections ; les compagnies qui l'employaient se séparaient de lui ; il en était réduit à la maigre retraite des parlementaires ; des arriérés d'impôt, datant du temps de sa splendeur insouciance, lui tombaient dessus ; on quittait le bel appartement de la rue Oudinot où l'on était si bien pour aller s'installer dans trois pièces à Saint-Mandé, etc. Ce qui le consternait le plus, c'était l'idée d'avoir à vendre sa jolie voiture et de prendre l'autobus. Il voyait là le dernier degré de la déchéance. Pour se délivrer de ces hantises, il se faisait à lui-même de petits contes érotiques qui ramenaient assez bien le sommeil.

MOI : Tu sais, j'ai une idée. Si on foutait le camp de ce bistrot ? J'en ai assez d'être assis. Il fait un temps magnifique. Et puis il y a une chose que je voudrais t'entendre dire.

LUI : Quoi ?

MOI : Quelque chose comme ceci : « Enfin un jour est venu où Solange a sonné à la porte de l'appartement de Roberti. »

LUI : Ce que tu es pressé ! Si on va trop vite, on gâche tout le plaisir du récit.

MOI : Très juste, mais il ne faut pas aller trop lentement non plus. Entrons dans le vif du sujet.

LUI : Qu'est-ce que c'est, le sujet ?

MOI : Les amours de Roberti et de Solange.

LUI : Cela me paraît bien maigre, comme sujet. Bien peu ambitieux. Moi, je voulais te raconter le destin d'un homme, la joie et la souffrance, le Bien et le Mal, l'univers qui pèse sur les créatures comme un couvercle, les innombrables volontés qui se traversent ou s'épaulent : cette espèce de grande incertitude de la vie, où rien n'est tout à fait vrai ni tout à fait faux, où tout est cote mal taillée, approximation, tâtonnement, expédient, où rien ne réussit jamais complètement ni ne rate de façon irrémédiable. Bref, je voulais, avec ma parole, faire ce que les romanciers ne font jamais avec leur plume. Être, pour une fois, le miroir qui se promène le long d'une route, et être un miroir si exact qu'à première vue on croie qu'il n'y a pas de miroir, que c'est la nature même.

MOI : Eh bien, mon vieux !

LUI : Et tu me traces des limites, tu m'enfermes dans le cadre minuscule du roman d'amour. Aux cabinets les romans d'amour ! On en a assez vu. On n'en veut plus. Qu'est-ce que ça peut foutre un roman d'amour de plus ou de moins, après *La Nouvelle Héloïse*, *Le Lys dans la Vallée*, *Adolphe*, *Manon* et les autres ? On sait tout sur l'amour, tout. On n'a plus rien à apprendre. Tout a été dit.



LA FORÊT DE BONDY

Tout a été écrit. L'amour, c'est la forêt de Bondy, c'est la place de la Concorde à six heures du soir, c'est le métro aux heures de pointe. Moi, je veux te conduire sur la Cordillère des Andes, te faire geler sur les banquises, mourir de soif dans le désert de Gobi, je veux te montrer le panorama qu'on a du haut de l'Everest. Je veux être ton Virgile et t'emmener faire une balade mémorable au quarantième sous-sol de l'enfer, là où on voit Lucifer encastré dans la glace et dans les ténèbres, avec ses grandes ailes de chauve-souris toutes raides de givre, comme dans la gravure de Gustave Doré. Voilà la croisière que je t'offre ; et toi, tout ce que tu trouves à me répondre, c'est : « Si on allait prendre un peu l'air sur les quais ? »

MOI : Dis donc, tu n'es pas un peu de Marseille, toi ? Tu n'as pas honte de raconter des galéjades comme cela ? Parfait, grimpons sur l'Himalaya, descendons au quarantième sous-sol. Mais d'abord sortons d'ici. Allons sur les quais, justement. Garçon !

LE GARÇON : M'sieu ?

MOI : Combien est-ce qu'on vous doit ?

LE GARÇON : Ça fait deux filtres et deux Négritas. Quatre cinquante.

LUI : Laisse ça. C'est moi qui régale.

MOI : Non, c'est moi. Toi, tu parles. Tu me racontes un roman que je recopierai peut-être. Je peux bien t'offrir un café et deux rhums. Dites, garçon, pourquoi, tout à l'heure, quand vous avez commandé nos filtres, vous avez crié : « La verse pour deux » ? Cela me tracasse. Je croyais qu'on ne disait *la verse* que pour le café tiré au percolateur.

LE GARÇON : Ah, Monsieur a remarqué ? C'est parce que je suis nouveau ici. Je suis entré la semaine dernière. Là où j'étais avant, on n'avait que du café au perco. Alors l'habitude, hein ! Mais ça fait rien : le patron, il comprend. Quatre cinquante sur dix. Voilà votre monnaie. En vous remerciant. Le service n'est pas compris.



SUR le quai Malaquais, le soleil était très beau. L'heure la plus chaude de la journée, au printemps, est fort supportable. Nous avions bien repris haleine, dans le bistrot. Ma chemise ne collait plus à mes omoplates. Quant à lui, le rhum et le café lui avaient fait monter des couleurs aux joues. Rien ne vaut le soleil du printemps pour mettre en valeur le gris foncé des pierres parisiennes. Il les

ŒUVRES ROMANESQUES III



diapre, il les pénètre, il les transforme en agate ou en opaline. On dirait qu'il s'amuse à copier les peintres impressionnistes. Il s'en donne à cœur joie avec les vibrations et les nuances. Vers trois heures et demie, au printemps, Paris vu des quais a l'air d'une ville toute construite en sardoine ou en œil-de-chat, translucide sur les bords, traversée de clartés mystérieuses ; c'est une ville de contes de fées, comme en aperçoivent de loin les chevaliers des fabliaux chevauchant en quête d'aventures, et les gamins arabes des temps glorieux de l'Islam qui savent si bien tourner le Cheitane en bourrique.



Sur le seuil du café, nous clignotâmes des yeux. Il y avait une délicieuse fraîcheur dans l'air, en dépit des voitures, des promeneurs qui regardaient les livres dans les boîtes des bouquinistes, et d'une longue carapace d'argent miroitante que le soleil avait étendue sur la Seine. Dans le ciel bleu, trois ou quatre nuages blancs, immobiles comme de minuscules bateaux, ressemblant à la petite Islande sur la carte de l'Europe, légèrement boursoufflés, attendaient un coup de vent pour aller naviguer au-dessus de la Normandie. C'était là un moment admirable, tout à fait plein et charmant, un de ces moments où l'on prend conscience pendant une seconde éblouissante que la vie est bonne, puisque de temps à autre elle offre sans crier gare une telle poésie. Voilà ce dont on doit se souvenir, dans la froide vieillesse, lorsqu'on fait le compte de ses bonheurs et de ses peines : A telle époque de ma vie, je me suis promené sur les quais un après-midi de printemps, et j'ai saisi pendant une minute ou deux tous les secrets de la création ; la nature est entrée tout entière dans mon âme comme un miel fabuleux. La vie est un long poème en quatre-vingts chants, prodigieusement ennuyeux, plein de redites, de chevilles, de charabia, de descriptions oiseuses et de péripéties horribles, mais il mérite d'être lu avec attention à cause d'un vers sublime, donné par les dieux, inattendu, sans rapport avec ce qui précède et avec ce qui suit, sur lequel on tombe de loin en loin. Peut-être, dans trente ou quarante ans, le souvenir de ma longue promenade dans Paris avec un ami qui me racontait l'histoire de Roberti viendra-t-il un soir jeter une lueur sur mes tristes idées de vieillard. Peut-être ce souvenir fera-t-il partie de mon trésor secret et saugrenu de petits bonheurs inopinés. Tout homme connaît ainsi des « moments privilégiés » que rien extérieurement ne révèle, mais qui résultent d'un accord mystérieux et fugitif de l'âme et du corps, du temps qu'il fait, du paysage qui, tout à coup, vous entoure. Les commencements d'orage à la campagne sont particulièrement propices à ces ravissements, lorsque la terre exhale son odeur profonde comme une femme qui attend d'être fécondée.



LUI : Enfin un jour est venu où Solange a sonné à la porte de l'appartement de Roberti.

MOI : Qui lui a ouvert ? Agnès, j'en suis sûr.

LUI : Non, Agnès était sortie. La bonne a ouvert la porte. C'était une vieille bonne très familière qui s'appelait Germaine. Quand elle passait les plats à table, elle mettait son grain de sel dans la

L'ESPRIT DE PROPHÉTIE

conversation ; elle donnait son avis, elle bougonnait, elle rabrouait Monsieur ; elle protégeait Madame, qu'elle appelait quelquefois « mon petit lapin » ; elle régentaient les enfants. Pendant quelque temps j'ai cru que Germaine était une véritable « nature », puis j'ai compris qu'elle se fabriquait un personnage. Elle s'était forgé une idée de la vieille servante, qui a son franc-parler, mauvaise tête mais bon cœur, susceptible, querelleuse, sur son quant-à-soi, ayant « ses têtes », mais dévouée jusqu'à la mort. Elle n'a rien eu de plus pressé, lorsque les malheurs ont fondu sur Roberti, que de donner ses huit jours. Elle n'osait plus, disait-elle, affronter le regard des fournisseurs. Le boulanger la faisait rougir, le crémier la paralysait, elle rentrait sous terre à la vue du boucher, quant au marchand de vins, il lui tournait carrément le dos. Comment supporter ces affronts quand on est une personne honorable, que l'on a derrière soi toute une vie de travail et de probité ? On n'a pas « mérité » ça. Roberti n'était pas en prison depuis une semaine que l'excellente Germaine plaquait le petit lapin, non sans lui avoir fait une scène effroyable. A croire qu'Agnès avait été responsable de tout, qu'elle avait tout manigancé dans le seul but de causer du tort à Germaine.

MOI : Joli.

LUI : D'autant plus joli que Germaine avait aussi très bien flairé que l'argent allait se faire rare à la maison. Le rat quittait le bateau.

MOI : Cette Germaine, je suppose qu'elle était à leur service depuis le fond des temps, depuis qu'Agnès était toute petite fille. Elle l'avait amenée de Bordeaux avec elle ?

LUI : Mais non. Pas du tout. Germaine est entrée chez les Roberti il n'y a pas plus de neuf ou dix ans. Ils l'avaient recrutée dans un bureau de placement, comme tout le monde. Mais elle a pris très vite ses allures de vieille servante au grand cœur. Il était sans doute dans son tempérament d'être familière, bougon, etc. Elle avait une vocation de servante à la Molière. Malheureusement l'époque s'y prête mal. Germaine était née cent ou deux cents ans trop tard. Sous Napoléon III ou sous l'Ancien Régime, elle aurait passé sa vie entière dans quelque grande famille noble ou bourgeoise, une de ces familles stables, éternelles, comme on en voit dans Saint-Simon ou la comtesse de Ségur. Elle aurait peut-être laissé une réputation sans tache d'honneur domestique et de fidélité. Elle non plus, comme Roberti, n'a pas eu de chance. Pour en revenir à notre propos, les Roberti n'étaient pas mécontents de cette attitude familière de leur bonne. Ils entraient plus ou moins dans son jeu. Ils ne dédaignaient pas de laisser entendre à leurs amis que Germaine avait été quasiment la nourrice d'Agnès, qu'elle était un meuble de famille, hérité au même titre que le piano ou la commode.

A sa panoplie de qualités, Germaine avait suspendu la connaissance des hommes et l'esprit prophétique. Dès qu'elle a vu Solange, elle l'a détestée. Cette charmante jeune femme, jolie, modeste, un peu craintive, élégante, s'encadrant dans la porte d'entrée, lui a inspiré une antipathie complète, parce qu'elle était jolie, précisément, et charmante, et que certains êtres ressentent la



grâce d'autrui comme une injure personnelle. Mais ce qui est admirable, c'est que ces vives, ces violentes réactions passionnelles qui ne signifient rien d'autre qu'une irritation passagère, prennent un sens terrible plus tard, à la lueur des événements. Il semble que, dans un éclair, on ait entrevu l'avenir. Lorsque le Commandeur frappe à la porte de Don Juan : toc, toc, toc, toc (quatre fois), Leporello est saisi d'une frousse intense, car il sait que rien de bon ne peut venir d'un fantôme. Don Juan, qui connaît bien plus de choses que lui, et qui a de l'affaire une vue beaucoup plus ample, n'a pas peur, lui. Et cependant, c'est Leporello qui a raison de trembler. C'est Leporello qui est dans le vrai. Il n'est pas rare que l'on arrive à la vérité par les chemins de l'erreur. Les prophètes sont des gens simples, qui déduisent exactement l'avenir à partir de faits qu'ils interprètent de travers.

Germaine avait ouvert la porte à d'autres jolies femmes, avant Solange, sans en éprouver de particulier déplaisir. Même elle chinait parfois Monsieur sur ces belles visiteuses qui étaient des amies du couple, et dont elle savait fort bien qu'elles n'apportaient pas le péché avec elles. Par une démarche gratuite de son esprit, par pure mauvaise humeur, elle a imaginé en apercevant Solange, dont elle ne soupçonnait pas l'existence une minute plus tôt, tout un roman d'amour, de passion scandaleuse et interdite. Circé se tenait devant elle. Germaine avait un cœur simple où défilaient des images d'Epinal. Elle était convaincue que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets ; par exemple qu'une marâtre est toujours le bourreau de ses beaux-enfants, que la ruine pousse inmanquablement les banquiers au suicide, que les mariages d'amour apportent sans faute le bonheur, etc. La lecture d'une foule de périodiques sentimentaux et de romans populaires avait ancré ces idées reçues en elle, en leur donnant la caution de l'imprimerie. Roberti, devant Solange, serait aussitôt la proie du démon de midi. Ce respectable quinquagénaire sombrerait en moins de trois mois, comme le légendaire professeur Unrath de *L'Ange bleu*. A tout hasard, Germaine prend une figure rébarbative et dit presque grossièrement à Solange : « Restez-là. Je vais voir si Monsieur peut vous recevoir. » Elle la plante là, dans le vestibule, sans même l'inviter à s'asseoir. Solange avait simplement demandé à voir M. Roberti, elle n'avait pas dit qui elle était, mais Germaine avait deviné que ce n'était pas une personne du grand monde, malgré l'allure. Elle avait senti que ce n'était qu'une employée, avec qui on n'avait pas besoin de se gêner.

Saisis-tu bien le mécanisme de l'esprit de prophétie ? Avec des prémisses fausses on aboutit à des conclusions justes. Germaine avait une imagination stupidement romanesque, des idées idiotes, et c'est cela précisément qui lui a donné *grosso modo* la révélation de l'avenir. On comprend que les prophètes soient haïs. Leurs certitudes exaspèrent les gens intelligents qui en voient l'arbitraire, et qui n'admettent pas que la vérité puisse sortir de raisonnements si courts et si bêtes. Quand je lis la Bible, je songe toujours à la Germaine des Roberti. Je ne me représente pas les vieux prophètes hébreux sous d'autres traits que les siens. C'était sûrement de vieux imbéciles, l'esprit farci de poncifs et de clichés, entêtés comme des mules, et bâtissant des mélés à propos de tout.

MIMI-BAMBOCHE

Les mélos ont du succès auprès du peuple qui aime les grosses situations traditionnelles. Mais il y a finalement peu de gens assez candides pour oser en composer. Le roi David et le roi Salomon, les proconsuls romains, qui étaient pleins de sagacité et de subtilité, devaient bouillir lorsque les prophètes enfilaient leurs âneries. Or c'étaient les prophètes qui avaient raison. Les choses qu'ils avaient dites arrivaient par d'autres voies que celles qu'ils avaient prévues, mais elles arrivaient. D'où la croyance qu'ils détenaient un pouvoir surnaturel, qu'ils étaient en communication avec Jéhovah.

MOI : Tu peux ajouter qu'il y a une espèce de sagesse au fond des clichés ou des superstitions populaires, quelque chose qui ressemble à l'esprit des proverbes. Tout le monde se moque des proverbes, s'amuse à les retourner, à les mettre en contradiction les uns avec les autres, mais il est certain qu'ils représentent une expérience globale, qu'ils sont les conclusions tirées par l'humanité de spectacles auxquels elle a assisté des millions de fois et qui ne varient guère. Moi, je me suis longtemps moqué des proverbes, puis j'ai fini par les respecter, par voir en eux un trésor, un patrimoine, un corps de recettes qu'on se repasse de siècle en siècle pour ne pas être trop malmené par le monde, un bréviaire pour le commun des mortels, un guide des embûches quotidiennes. Evidemment, c'est souvent mesquin, terre à terre, prudent, ce n'est pas à l'usage de Goethe, de Baudelaire, de Napoléon, de Don Quichotte, mais c'est efficace pour ceux qui n'ont pas d'ambition, pas de philosophie, pas de connaissance des hommes. La plupart des gens traversent la vie avec pour tout bagage une centaine de proverbes. Ils se feraient couper en morceaux plutôt que de l'avouer, ils n'en sont même pas toujours conscients ; mais ces cent proverbes leur permettent de tenir soixante ou quatre-vingts ans sans catastrophe majeure, tout aussi bien que s'ils se réglaient sur les principes de Kant ou de Platon. Quant à ta Germaine, c'est bien simple, je la vois comme si je l'avais connue : elle transportait partout avec elle sa besace aux proverbes, que ses parents lui avaient constituée dans son enfance, et elle y puisait chaque fois que le besoin s'en faisait sentir.

LUI : Donc Germaine plante Solange sans façon dans le vestibule, tout comme un livreur des grands magasins, ou une bonne sœur venant quêter. Elle se dirige en traînant la patte vers le bureau de Roberti, qui était en train de travailler.

MOI : A quoi ?

LUI : Ah, voilà ! C'est là, justement, que le destin se noue. Roberti travaillait à un projet juridique pour Dietz.

MOI : Il était aussi conseiller de Dietz ? Tu ne me l'avais pas dit.

LUI : Non, il n'était pas conseiller de Dietz. Mais de temps à autre, quand Dietz avait une affaire délicate et confidentielle, touchant plus ou moins à la politique, il en confiait l'étude juridique à Roberti, moyennant, comme tu l'imagines, une somptueuse rétribution. Roberti aimait bien ces petites aubaines, qui s'ajoutaient à ses revenus fixes. Il ne les refusait pas. C'était de l'argent qu'on pouvait dépenser sans vergogne, sans remords, sur lequel on pouvait acheter en toute tranquillité d'esprit une paire de chaussures superflue, un costume ou les œuvres complètes de Stendhal dans l'édition Champion.



Roberti travaillait comme un paresseux doué, c'est-à-dire environ cinq minutes dans une heure, mais il en faisait autant pendant ces cinq minutes que les gens ordinaires en soixante. Le reste du temps, il errait à travers son bureau, inspectant le dos de ses livres dans la bibliothèque, relisant pour la millième fois les fiches du classeur étiqueté « Variations », se regardant dans la glace, etc. Le projet de Dietz lui avait coûté deux journées de travail à ce rythme, c'est-à-dire environ deux heures de réflexion et de rédaction effectives. Germaine entre dans son bureau et lui déclare : « Y a une poule qui demande à voir Monsieur. Qu'est-ce que je répons? C'est le genre mimi-bamboche, et ça vous regarde comme de la crotte de chien parce qu'on est domestique. Germaine aime pas ça. Vaut mieux que Monsieur le sache tout de suite. » Pure calomnie. Solange n'avait pas regardé Germaine avec hauteur. Au contraire, elle lui avait souri très gentiment. Mais le dédain pour les domestiques fait partie de l'imagerie populaire. Tu notes en passant que Germaine parle d'elle à la troisième personne, comme César dans ses *Commentaires*. C'est assez fréquent chez les vieilles bonnes ; du moins je l'ai remarqué. Roberti, alléché par le mot poule, dit : « Faites entrer, j'attendais cette dame. » En fait il n'attendait qu'un coursier, qu'un vague grouillot.

MOI : Là, mon vieux, je t'arrête. Il faut que tu me donnes la raison, et en détail, de la visite de Solange. Comment? Voilà une personne qui passe deux ans sans se manifester et qui, tout à coup, sous un fallacieux prétexte, sonne chez l'élu de son cœur. Cela ne va pas. Je t'écoute.

LUI : Ce n'est pas bien compliqué. Une semaine plus tôt, Dietz avait invité Roberti à déjeuner chez Maxim's. Déjeuner d'affaires sans intérêt. Il avait amené les papiers avec lui. Il les confie à Edouard pour l'étude en question et il lui dit : « C'est trop important pour que tu me renvoies cela par la poste. Combien de temps crois-tu que cela te prendra? Une semaine. Bon. Tel jour à telle heure, j'enverrai quelqu'un chercher les papiers et ton projet. » C'est tout.

MOI : C'est tout, c'est tout... C'est vite dit. Moi je veux l'envers du décor. D'abord, pourquoi Dietz a-t-il envoyé Solange au lieu d'un grouillot?

LUI : Pour une excellente raison, c'est que son garçon de courses était malade.

MOI : Tiens donc! Malade! Ce jour-là, justement!

LUI : Eh oui. Malade. Le destin, comme tu vois. Un jour ou l'autre le destin était appelé à donner son coup de pouce dans cette histoire. Note qu'il aurait tout aussi bien pu ne pas le donner, ce coup de pouce, ou tout au moins ne pas le donner à ce moment-là. Mais les choses se passent, en général, comme si l'esprit exerçait une action sur les événements. Je ne me hasarderai pas à affirmer que l'amour de Solange pour Roberti, ses sentiments si puissants et si concentrés, ont produit des ondes qui ont enrhumé le grouillot de Dietz et l'ont forcé à garder la chambre deux jours, mais je n'oserai pas dire non plus que cela n'y a été pour rien. Tant et si bien qu'un soir Dietz a annoncé à Solange : « En quittant le bureau, vous passerez prendre un paquet urgent et important chez M. Roberti, rue Oudinot. Inutile de le rapporter ici. Vous me le remettrez demain en venant, mon petit. »

MOI : Et comment a-t-elle pris cela ?

LUI : Tu sais, les femmes ne montrent jamais rien. Elle s'est contentée de répondre : « Bien, Monsieur », mais elle a ressenti une sacrée émotion. Tempête au fond de la mer, pas une ride à la surface. Elle était à mille lieues de s'attendre à une commission pareille. Le nom de Roberti, prononcé inopinément, a retenti en elle comme un coup de canon. L'idée que, une demi-heure plus tard, elle allait voir cet homme, lui parler, lui toucher la main, s'est imposée à elle sans discussion, avec le pouvoir incontestable de la réalité quand elle fait son apparition et chasse les rêveries. Le choc a été d'autant plus violent que non seulement Solange ne pensait pas à Roberti dans ce moment-là, mais encore qu'elle n'avait guère pensé à lui depuis une huitaine de jours, au point que, deux ou trois fois, d'une façon très vague, très légère, l'idée l'avait effleurée que son amour était en train de s'atténuer, qu'elle était peut-être en train de s'en guérir. (Cela ne lui causait d'ailleurs aucune joie ; au contraire elle appréhendait la perte de cet amour comme celle d'une chère habitude.) Le destin se noue au moment où l'on s'y attend le moins, quand on a fini par désespérer de lui ; il arrive à la dernière minute, à la dernière seconde. Qui sait ? Solange avait peut-être entamé le processus de décristallisation. Son amour était sur le point de mourir de faim. Trois mois de plus auraient peut-être suffi pour qu'il s'éteignît, et la rencontre Roberti-Solange eût été alors sans conséquence. Roberti, encore une fois, serait passé entre les gouttes. Mais Dietz a besoin d'une étude juridique, le grouillot tombe malade, et voilà un homme perdu.

Quand même, ce hasard, ce caillou, cela mérite un instant de recueillement !

MOI : Non. Cela ne mérite aucun recueillement. On ne se recueille pas sur les imbéciles. Je cherchais depuis un moment où était le vice de ton raisonnement. Je tâchais de mettre le doigt sur ton sophisme. J'ai trouvé. Ce sont les tièdes, les mous, les incertains, les faibles qui sont soumis au hasard, les âmes paresseuses et vacantes, celles qui s'écrient, après les désastres : « Ah, si j'avais su ! » Je ne dis pas qu'une âme forte soit complètement à l'abri des surprises du sort, qu'elle échappe à l'amour par exemple lorsqu'il arrive, tout resplendissant, tout bouleversant, mais enfin, elle est mieux armée. Elle se défend avec plus d'entêtement et elle a quelques chances de vaincre. Il y a des âmes qui traînent paresseusement entre deux eaux, comme les poissons appelés loches, qui sont bêtes et gourmands, et qui mordent à tous les hameçons. L'âme de Roberti était une loche. Quant à ta théorie du hasard, elle est jolie, je l'avoue, elle est séduisante, et elle m'a bien déconcerté. Mais tu oublies une chose, c'est que tout ce qui arrive aux hommes, fût-ce tout à fait fortuit, sans rapport avec eux, saugrenu, contingent, est aussi important que ce qui est provoqué par leurs désirs les plus persévérants et les plus profonds. Pourquoi ? Parce que c'est *irréversible*. Un accident, une seconde avant qu'il ne se produise, c'est le hasard, oui. On pourrait l'éviter. Mais une seconde après, c'est le destin. On ne peut plus y échapper. C.Q.F.D.

LUI : Oh, tu sais, moi je ne suis pas buté. Si tu veux appeler le hasard destin, marchons comme cela.

MOI : Solange est toujours dans le vestibule de Roberti, mon vieux. Tu ne crois pas qu'elle commence à sécher sur pied ? Active un peu, veux-tu ?



ŒUVRES ROMANESQUES III

LUI : Elle est très bien dans le vestibule. Avant d'aller l'y chercher, j'ai encore deux ou trois choses à dire. En particulier ceci : je ne crois pas que Solange, lorsque vers six heures et demie du soir elle s'est rendue chez Roberti, ait eu quelque pressentiment que ce fût. Elle était en proie à une extrême agitation intérieure, à un bouleversement. Mais cela ne *parlait pas*. C'était un grand déplacement de masses silencieuses, comme un film muet sur les commencements du monde, où tu verrais des continents s'effondrer dans la mer et la chaîne des Alpes surgir de la plaine, sans entendre le moindre bruit. Solange n'entendait rien en elle. Elle n'avait qu'une vague sensation de malaise. Son cœur battait d'une façon étrange, « en mineur », dirais-je. Elle n'avait pas plus de lumières sur son état qu'une personne atteinte d'une tumeur au cerveau n'en a sur le sien la première fois qu'un étourdissement la prend. Elle se disait tout au plus : « Je suis émue, j'ai peur ; c'est ridicule ! Allons, ma fille, du courage ! Il se moque complètement de toi. Il ne connaîtra jamais ton amour. Notre entrevue se bornera à bonjour et bonsoir. Voilà bien de quoi trembler ! » Effectivement, elle tremblait. Comme dans la littérature, ses genoux « se dérobaient sous elle », c'est-à-dire qu'elle éprouvait dans les jambes cette mollesse délicate qui accompagne les battements de cœur lorsqu'on est habité par une émotion où il entre une part de bonheur.

Solange, sur le boulevard des Invalides, pensait encore qu'à ce moment elle n'était point maîtresse d'elle-même, car elle attendait, pour s'y conformer, la décision que prendrait, à son égard, un homme dont elle ignorait tout. Au fond, elle n'imaginait pas que sa vie changeât. Son amour, bien qu'il l'emplît tout entière, n'avait pas de réalité. Elle ne le partageait avec personne. A force de penser solitairement à Roberti, elle en avait fait un personnage assez irréel. Elle se le représentait à peine. Elle avait oublié jusqu'à ses traits, ce qui n'est pas surprenant : on peut aimer quelqu'un à la folie et ne pas se souvenir de la forme de son nez. Solange n'aurait même pas pu dire si elle était heureuse. Le fatalisme, auquel elle était encline, ajoutait encore de la brume à ses pensées. L'esprit (ou le cœur) n'est jamais préparé aux rencontres solennelles ou aux événements historiques. On les aborde dans un silence complet de l'imagination.

MOI : Comment diable sais-tu tout cela ?

LUI : Je l'ai inventé, donc c'est vrai.

MOI : Bravo ! Cela a l'air vrai, en effet.

LUI : Les choses n'ont pas pu se passer autrement. Solange se dirigeant vers la rue Oudinot n'a pu avoir que les pensées et les sentiments que j'indique. Essaie de lui en attribuer d'autres : cela ne colle pas. Tu connais la méthode mathématique qui consiste à raisonner par l'absurde. On pourrait l'appliquer ici. Imaginer par exemple que Solange était débordante de bonheur, qu'elle dansait en marchant ; ou bien au contraire que toute sa vertu était revenue en force et qu'elle se promettait de jouer la froideur et l'indifférence. Tu sens bien que cela sonne faux. Il y a dix ou quinze autres possibilités également absurdes. Donc je les rejette. Il ne reste qu'une attitude admissible. Celle que je t'ai décrite. Bien entendu, quand je veux me représenter ce que pense ou sent telle

MATHÉMATIQUES SENTIMENTALES

ou telle personne dans telle situation donnée, je ne me livre pas à toutes ces opérations, à toutes ces éliminations. Je vais tout droit à la solution plausible. C'est affaire d'instinct. Il y a une espèce d'arithmétique de l'âme. Je n'ai besoin que de connaître le caractère général du sujet, puis le sentiment qui entre en collision avec ce caractère. A partir de ces données simples, je déduis les développements les plus complexes. Il suffit d'être un peu doué. Je suis doué pour les mathématiques sentimentales.

MOI : Un vrai romancier. Quel malheur que tu ne saches pas écrire!

LUI : Quand Germaine a annoncé à Roberti qu'une *poule* voulait le voir, il s'est demandé un instant qui diable c'était, puis il s'est dit qu'il devait s'agir d'une secrétaire de Dietz. Il venait juste de finir son projet. Mais quand Solange est entrée dans son bureau, tout calme et flegmatique qu'il était, il a quand même eu une surprise. C'était ce qu'on appelle « une ravissante apparition ». Solange avait une joliesse et une grâce absolument modernes. La couverture en couleurs d'un magazine féminin! Il n'y a pas d'homme capable de résister à cela. Une femme qui ressemble à un mannequin de mode participe de la mythologie. C'est la nymphe de notre temps, la dryade, la naïade idéale. L'objet de rêverie et de désir par excellence. Les hommes les plus graves, les plus rudes, ne peuvent l'empêcher d'occuper, de temps à autre, leur tête pensive.

Roberti ne s'attendait nullement à voir Solange. Elle lui était sortie de l'esprit. Cependant il n'oubliait jamais une jolie femme. Il n'oubliait jamais un désir qui l'avait traversé. Ses rencontres précédentes avec Solange, surtout la première, ont surgi dans sa pensée. Il s'est rappelé instantanément la poignée de main expressive qu'il lui avait donnée jadis, l'air énigmatique qu'elle avait alors, cet air énigmatique des jolies femmes, hélas, qui ne signifie rien et dans lequel on peut lire des promesses, si l'on veut. Oui, tout cela a reflué dans son âme, tout cela a bouillonné quelques secondes. Puis cela s'est apaisé. Ce n'était qu'une de ces bouffées romanesques dont Roberti était coutumier. Il regardait toujours attentivement les belles femmes en songeant aux plaisirs qu'il pourrait tirer d'elles. Mais quelque chose défendait Solange. Roberti en était intimidé. Il la trouvait trop belle. La beauté est souvent un obstacle à l'amour. Elle décourage d'avance. On se dit : « Il est impossible qu'un objet d'une telle perfection trouve le moindre charme à une créature aussi imparfaite que moi. » Tel a été le premier raisonnement que Roberti s'est tenu devant Solange. L'humilité est une vertu plus répandue qu'on ne croit, car elle coexiste très bien avec l'orgueil. Second raisonnement (mais est-ce un raisonnement? Disons plutôt une songerie vague et mélancolique) : « Voilà une bien jolie femme, et qui m'apporterait sans doute beaucoup de bonheur. Mais elle n'est pas pour moi. Elle ne sera jamais pour moi. Il y a dans cette personne toute une richesse dont je ne serai jamais possesseur. » L'imagination de Roberti, dans ces matières, était des plus vives. En un instant il s'est senti débordant d'amour, de désir et de mélancolie, et cela n'avait pas la moindre importance!

Je voudrais que tu voies bien Roberti en ce moment. Face à face enfin avec Solange. C'est le moment crucial de sa vie, et personne ne s'en doutait, lui moins que tout autre. Moi, cela m'émeut, cette évocation. Cela me fait penser à



ŒUVRES ROMANESQUES III



ces joyeuses parties de campagne qui se terminent en tragédie. Tu sais : on va pique-niquer sur les bords de la Loire. Il fait bon. Ce joli temps tourangeau pas trop chaud, pas trop frais, mais un peu aigrelet quand même, comme du vouvray. On mange bien, on boit bien, on fait la sieste, puis on décide sur le coup de quatre ou cinq heures d'aller se baigner. La Loire est un si beau fleuve ! Le lendemain matin on a mal à la tête, une fièvre de cheval, le dos douloureux, les jambes mortes. Le médecin vient : c'est la poliomyélite. On manque en crever et on en reste estropié jusqu'à la fin de ses jours. Tout cela parce que le ciel et le vouvray avaient le même goût et qu'on a voulu se baigner à cinq heures ! Tu imagines un peu, dis, le souvenir que doit laisser dans l'esprit du poliomyélique (ou dans l'esprit de ceux qui l'aiment) le pique-nique sur les bords de la Loire ? Cette Loire si jolie, qui a irrigué la Renaissance de la France, qui a vu pousser sur ses bords les plus beaux châteaux du monde, cette Loire qui compte parmi ses fils et ses poètes des gens comme Rabelais, du Bellay, Balzac, cette Loire gauloise où a bu la jument de Gargantua et où se reflètent éternellement les doux pignons de Clochegourde, pour un malheureux maudit, c'est le Styx.

Moi, j'aimais bien Roberti, je te l'avoue. Il n'avait eu que de bons procédés à mon égard, et il m'a toujours manifesté une confiance assez touchante. Chose rare, quelquefois il me demandait un conseil, *et il le suivait !* C'est te dire. Eh bien, je ne pense jamais sans un serrement de cœur à l'instant où son destin lui est apparu, où, en un quart d'heure, sa vie a été jouée et perdue, sans que personne pût rien faire pour lui, comme s'il avait attrapé la poliomyélite.

Tout à l'heure, je t'ai parlé d'un carrefour que Roberti n'a pas vu. Eh bien, le voilà ce carrefour. Nous y sommes. Le bureau de Roberti, au moment où Solange y entre et s'assied, c'est le cabinet du docteur Faust. Méphisto flotte dans la pièce. On ne le voit pas, on ne l'entend pas, on ne le sent pas (quoiqu'il pue, paraît-il). Mais il est là, il n'en perd pas une miette. Les fiches de l'*Histoire des Variations* dorment dans leur classeur comme l'homuncule dans son bocal. Et Roberti ne comprend pas qu'il tient dans sa main droite une plume trempée dans son propre sang. Il va signer... Non, pas encore. Cinq minutes de sursis !

MOI : Raconte, nom de Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? Il lui saute dessus ? Il la viole ? Tu en fais des effets de style pour trois fois rien ! Un véritable homme de lettres, ma parole !

LUI : Non, non. Il ne bouge pas. Il est comme un gros insecte derrière son joli bureau Louis XVI sur lequel il y a une lampe bouillotte qui répand une lumière rougeâtre, la lumière « tamisée » des séducteurs et des savants. Solange est assise en face de lui ; elle baisse les yeux la plupart du temps, mais quand elle les relève, ils sont très sérieux et on pourrait y deviner une espèce de supplication. Il parle. Elle répond. Ils disent des banalités. Elle explique pourquoi elle est là. Il n'écoute pas. Parfaitement : il n'écoute pas. La jolie voix fraîche, un peu voilée, imperceptiblement haletante de Solange frappait ses oreilles, mais il n'entendait rien. L'apparition de Solange l'avait en quelque sorte claquemuré en lui-même. C'était une réaction qu'il avait souvent en tête à tête avec de jolies femmes ; il pensait à autre chose, comme si son esprit était dérangé par le désir.

LA SUAVE MUSIQUE DU DÉSIR

A quoi pensait-il au juste ? Il attendait que les banalités prissent fin. Il se refusait à écouter ce prélude insignifiant. Il était plein d'ennui et de désir. Les paroles de Solange l'ennuyaient (et il se contraignait, pour donner la réplique, à des efforts qui se remarquaient sur son visage) parce qu'elles l'empêchaient de suivre la suave musique du désir qui résonnait au fond de son corps.

MOI : Qu'est-ce que c'est, la suave musique du désir ? Je te préviens que les belles phrases, avec moi, ça ne prend pas. Est-ce que tu pourrais me la reproduire au piano, cette suave musique ? Non. Alors supprime-la, veux-tu.

LUI : Eh bien oui, justement, je pourrais te la reproduire au piano, mon vieux. Et je n'ai même pas besoin d'aller chercher bien loin. N'importe quelle sonate de Mozart un peu tendre ferait l'affaire. La sérénade de Don Juan. *La ci darem la mano*. Ça t'en bouche un coin, hein ?

MOI : De la musique de Mozart dans les jarrets ou les intestins de Roberti. C'est bouffon.

LUI : Non, ce n'est pas bouffon ; c'est vrai. Le corps de Roberti était pénétré de musique. Je concède que Mozart est mal choisi. C'était plutôt un adagio, quelque chose de lent, d'un peu rasoir, en mineur, joué en sourdine par des violoncelles et des basses. De l'Albinoni ou du Corelli. Une jolie musique, distinguée, mais de second ordre. Tiens, autre chose. As-tu déjà fait une croisière sur un voilier ? Un trois-mâts, par exemple ? Eh bien, quand tu es en haute mer et qu'il y a une bonne brise, tu entends le bateau chanter. C'est le bois, les haubans, les drisses, les gréements qui vibrent. C'est merveilleux à écouter, cette musique-là, combinée avec les bonnes odeurs de goudron. Cela plonge les marins dans l'extase. Voilà un peu à quoi je pensais quand je te parlais de la « suave musique du désir » au fond du corps de Roberti.

Pour faire bonne mesure, je peux même te donner les paroles de la chanson que Roberti se chantait à lui-même sur la musique de ses jarrets, de ses poumons, de ses nerfs et de ses muscles.

MOI : Je trouve que Roberti traînasse bien, à son carrefour.

LUI : Oui, oui, il traînasse. Il profite de son reste. Il utilise son sursis. Il a bien raison. S'il savait ce qui l'attend ! S'il connaissait la signification profonde pour lui, et pour lui seul, du visage tendre, sérieux, bon, avenant de Solange, il serait épouvanté. Mais bien entendu, il n'aperçoit que les petits côtés de l'aventure. Comment pourrait-il deviner que c'est l'amour en personne qui est assis en face de lui ? Qu'il est aimé passionnément depuis deux ans ? Solange, pour lui, c'est une inconnue, une nouvelle venue. Il ne distingue qu'une possible intrigue, anodine et agréable, avec une secrétaire, comme il lui est déjà arrivé d'en nouer et d'en dénouer. Je t'ai promis la chanson intérieure de Roberti, son *Vieni alla finestra o mio tesoro*. La voici. Il songe que Solange « est vraiment ravissante ». Une de ces idées tendres que lui inspiraient les belles inconnues lui vient : que les traits de cette fille qui est là étaient gravés en creux dans son cœur de toute éternité. Mais l'esprit critique veille : cette explosion romanesque le fait rire intérieurement. Si l'on allait par là, son cœur était le moule de beaucoup de femmes ! Un véritable atelier de moulage ! Excuse-moi : je passe au style direct. Roberti chantonne en lui-même : « Cette demoiselle c'est le type de femme



ŒUVRES ROMANESQUES III

dont j'ai toujours rêvé. Mon type. Cela veut dire que je ne la posséderai jamais, car on n'a jamais les femmes qui vous feraient vraiment plaisir. Le monde marche de travers : on n'est justement pas leur type, à elles, et comme c'est elles qui décident en dernier ressort... Je suis un aveugle. D'ailleurs le monde n'est que ténèbres, fantômes et supercheries. Voilà une femme qui me regarde avec toutes les apparences de la tendresse, et cela ne signifie rien. Elle se dit probablement qu'elle a fini son carnet de tickets de métro ou qu'elle aimerait bien manger un œuf sur le plat ce soir. Si je me levais sans un mot, si je la prenais dans mes bras, si je l'embrassais, elle croirait que la foudre lui tombe sur la tête. »



MOI : Ce n'est pas une chanson, c'est un récitatif.

LUI : C'est même tout un opéra, car il y a aussi le duo Roberti-Solange, le ballet des regards, la mélodie intérieure de Solange, etc. Tout cela entrecroisé, lié et délié, avec des contrepoints. J'ai toujours pensé qu'un écrivain sérieux, s'il voulait s'en donner la peine, pourrait écrire un volume de mille pages rien qu'en observant à la loupe cinq minutes de la vie d'un homme.



Roberti pensait des choses très cohérentes, mais il racontait n'importe quoi. Il voulait retenir Solange le plus longtemps possible. Par exemple Solange, embarrassée, affolée, disait : « Je vous dérange, monsieur. Je m'en vais. » Alors Roberti s'écriait : « Non, non, vous ne me dérangez pas, au contraire. J'étais là à m'embêter sur mes dossiers et voilà qu'une charmante jeune femme vient m'offrir une récréation ! Restez encore deux minutes. Je suis ravi de causer un peu avec vous. » Il lui posait des questions insipides sur ses heures de travail, ses distractions, etc., uniquement pour la garder encore un moment. Tout à coup le cœur de Roberti s'est mis à battre violemment : pourquoi ne se lèverait-il pas et n'embrasserait-il pas sa visiteuse ? Ce n'était qu'une décision à prendre. Cela dépendait de lui. A l'intérieur, la petite chanson du désir allait à fond de train. Son âge. Cinquante ans. Quinquagénaire. Quelle horreur. Un vieillard lubrique. Des cheveux gris. Des lunettes, les épaules voûtées, une peau blanchâtre. Mais non. N'exagérons pas. Un teint plutôt frais, au contraire, et du charme. Un homme n'a pas besoin d'être jeune, ni beau, pour plaire. Sans compter qu'il y avait dans les yeux de M^{lle} Mignot une tendresse vraiment insistante. Roberti appelle à la rescousse le souvenir de quelques expériences passées. Il avait ainsi regardé des inconnues, puis ces inconnues étaient devenues ses maîtresses, après quoi il s'était rappelé ses premiers regards, ses premières incertitudes. Dans quinze jours, M^{lle} Mignot serait peut-être toute à lui et il se remémorerait cet instant. Tel émoi, qui paraît insoutenable tant qu'il dure, devient du passé et prend, après coup, des significations exquises.

L'esprit de Roberti était romanesque, mais il était aussi sans illusions. Il bâtissait des romans réalistes. C'est-à-dire qu'il imaginait à tout propos des histoires de midinette, mais il y apportait des détails vrais qui en tempéraient la nigauderie et en tuaient le charme. M^{lle} Mignot était sûrement très sotté. Il la séduisait. Bon. Les commencements de l'amour sont toujours délicieux : il découvrait avec griserie cette créature nouvelle dans son intimité ; il apprenait avec gourmandise son vocabulaire particulier, ses mœurs, ses tendresses. Quel

TRADUCTION EN FRANÇAIS

beau regard devaient avoir les yeux de M^{lle} Mignot dans certaines circonstances ! Prendre possession de ce cœur, de cet esprit qui la veille lui étaient encore complètement étrangers, les occuper comme un territoire conquis, vivre intensément dans cette personne, l'envahir, être pour elle *l'unique objet* du monde, voilà des plaisirs dont on ne se lasse pas. Mais quoi ? Plaisir est un mot faible. Il faut dire : passion. Roberti, qui n'était pas un Don Juan, avait autant qu'il se peut ce côté donjuanesque : la jouissance des femmes ne lui suffisait pas ; elle comptait même assez peu pour lui. Il voulait subjuguier, réduire, anéantir. Il prenait le corps, mais il désirait l'âme, qu'il obtenait d'ailleurs dans le même moment. En amour, les âmes s'usent plus vite que les corps. Il en avait fait maintes fois l'expérience. Une quinzaine de jours suffit pour les dévorer. L'âme de M^{lle} Mignot ne durerait sans doute pas plus longtemps. Toutefois ces quinze jours étaient encore à venir. Pour l'instant, Roberti était au seuil de la découverte. Et l'instant était d'autant plus précieux que rien n'était sûr. Peut-être que la découverte n'aurait jamais lieu. Solange était toute droite sur le fauteuil, et néanmoins sa pose avait toute la grâce possible. Ses yeux étaient si opaques qu'ils paraissaient profonds.

« Elle est sûrement idiote, chantait Roberti en lui-même avec délectation car les détails réalistes constituaient les morceaux les plus succulents de ses rêveries. Elle a un amant aussi idiot qu'elle, un « ami » avec lequel elle se mariera un de ces jours. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Ce doit être un bon jeune homme, sérieux, qui met de côté. Ils formeront un gentil petit couple français, bien médiocre. Ce seront des électeurs qui voteront peut-être pour moi. Ils auront une belle cuisine moderne achetée à crédit, deux enfants et ils seront très malheureux. Bien fait pour eux. Après six mois de mariage, on les verra le dimanche soir au restaurant côte à côte, muets, silencieux, ennuyés l'un de l'autre à périr. Deux autres vides. Et comme ça toute la vie ! Il est certain qu'elle a un amant. Il est impossible qu'une jolie femme comme cela soit disponible. Il n'y a aucune raison pour que quelque chose qui me plaît si fort n'ait pas déjà plu tout aussi fort à quelqu'un d'autre. Quelqu'un de plus jeune que moi, plus appétissant, et surtout plus libre de ses mouvements. »

C'est long, tout cela, quand on le rapporte. Mais ce qui est long, ce n'est pas tant la chanson que ma traduction en français. En réalité, ces réflexions passaient comme des éclairs dans l'esprit de Roberti. Elles s'enchaînaient sans logique. Exemple : aussitôt après avoir pensé ce que je t'ai dit, sans transition, il s' imagine qu'il a Solange. Il l'a conquise (il ne sait pas comment, il saute l'effort !). Il s'enivre de cette conquête. En un clin d'œil, il traverse quinze jours de joie et d'orgueil. Mais ensuite ? Roberti se connaissait. Trente aventures lui avaient appris combien son cœur était exigeant, ou plutôt combien ce cœur était prompt au mépris et au dégoût. Il n'ignorait rien des fantasmagories que le désir suscite, et il en tenait toujours compte. En même temps que l'exaltation le prenait, il pensait au moment où cette exaltation serait tombée, et où l'être qui la communiquait ne serait plus paré de son mystère. Qu'est-ce qu'une femme que l'on a possédée et que l'on n'aime pas ? Une créature sans sexe et sans intérêt, ennuyeuse comme une relation. Ce n'est plus qu'un minuscule esprit, borné de



ŒUVRES ROMANESQUES III

tous côtés, un visage odieux car il rappelle une faiblesse devenue incompréhensible à celui-là même qui y a cédé. Ces réflexions tristes retenaient souvent Roberti sur le chemin de la luxure, preuve qu'il n'avait pas un tempérament très sensuel. Mais elles ne le retenaient pas toujours.

MOI : Ecoute, il n'y a pas de raison pour que cette mémorable entrevue ne dure pas un siècle. Est-ce que Roberti se décide, oui ou non ?

LUI : Es-tu impatient ! Non, il ne se décide pas encore. Il éprouve une difficulté infinie à sortir de lui-même, à pénétrer par effraction dans d'autres êtres. Il fallait qu'une femme lui plût vraiment fort pour qu'il entreprît de la séduire.

MOI : Tu te contredis sans cesse. Tantôt tu me présentes Roberti comme un coureur, tantôt comme un timide. Il faudrait s'entendre.

LUI : Je ne me contredis pas. C'était exactement cela : un coureur timide. Cela existe, mon vieux. Ce n'est même pas rare du tout. Roberti allait à l'amour comme un lâche à la guerre, en proie à une panique si pénible que, parfois, la plus dangereuse extravagance ne lui coûtait rien pour l'apaiser. On a vu d'authentiques poltrons devenir ainsi des héros. Les vrais conquérants sont peut-être les moins armés pour conquérir, et les conquêtes récompensent les hommes faibles qui osent tenter des efforts surhumains.

Roberti, depuis sa plus tendre enfance, n'avait pas arrêté d'être amoureux. Quand il était petit, son cœur romanesque s'enflammait pour des gamines qui se fichaient de lui. Adolescent, il se consumait pour de jeunes personnes dont il n'obtenait, au mieux, que des baisers furtifs. Quand il a été adulte, cela a marché un peu mieux, parce qu'il avait acquis de l'autorité et du coup d'œil, mais enfin cela n'a jamais été bien brillant. L'explication, c'est qu'il ne se montrait pas assez décidé. Rien n'éloigne autant les femmes que l'indécision. Leur instinct leur chuchote qu'il n'y a pas là de brûlant désir. C'est pourquoi, en amour, les vrais sages sont les audacieux, ceux qui se disent qu'un moment de bonheur vaut largement cent rebuffades, ceux qui essaient inlassablement, qui se moquent de leur « dignité », qui se précipitent tête baissée dans les aventures. Une femme, sans doute, quitte à se défendre, préfère un brutal qui lui manque de respect à un homme timoré (ou délicat), pesant le pour et le contre, et qui, si le pour l'emporte à la fin, agit toujours à contretemps. Roberti, une dizaine de fois dans sa vie, avait été *aveuglé par le désir* et s'en était bien trouvé. Ses autres bonnes fortunes avaient été dues surtout à la détermination de ses partenaires.

Il avait de la peine à trouver les premiers mots à dire à une femme. Son esprit si inventif, si délié, ne lui fournissait pas de ces riens agréables et engageants grâce auxquels les séducteurs savent insensiblement entamer la conversation avec une inconnue et la placer sur le terrain du badinage. C'est un malheur que de trop penser. Ces mille pensées virevoltantes paralysent l'action, car elles en montrent les conséquences avant même qu'elle soit amorcée. Bref, Roberti ne s'oubliait presque jamais. S'il cherchait quelque chose à dire, tout son être aussitôt se mettait en mouvement et jamais ses paroles ne lui semblaient assez fortes pour tirer le poids énorme de sa personne morale et physique.



PETITE MASQUE

MOI : Il faudrait bien, pourtant, qu'il fit un pas, qu'il bougeât un pion. Parce que la demoiselle Mignot va s'en aller. Fort déçue, j'imagine. A propos : tu me parles tout le temps de lui et jamais d'elle. Qu'est-ce qu'elle fait pendant que Roberti se tâte ? A quoi pense-t-elle ? Enfin, quoi, elle est devant ce type qu'elle aime depuis deux ans. C'est quelque chose, cela !

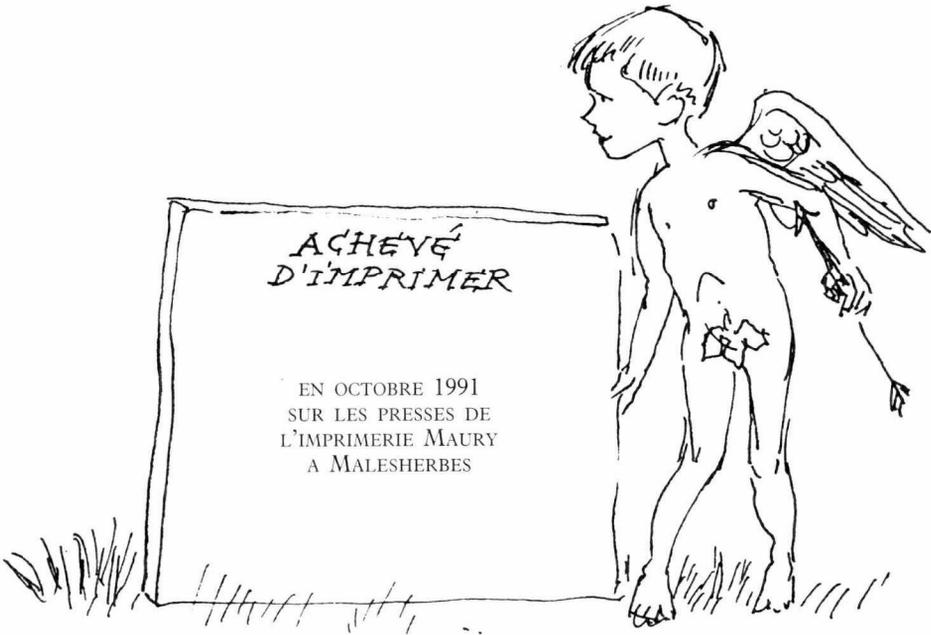
LUI : Elle est tout étonnée de ne pas être submergée par la joie. Elle s'aperçoit bien que Roberti est ému, qu'il la regarde avec intérêt. Mais elle pense qu'elle se trompe peut-être. Que peut-être tout ce que dit Roberti est vrai : qu'il s'ennuyait, qu'il avait envie d'une récréation, etc. Elle est pénétrée d'humilité devant ce personnage intelligent et majestueux. Une double timidité s'est coulée en elle. D'abord la timidité naturelle d'une jeune femme modeste devant un quinquagénaire important, puis la timidité de l'amoureuse devant l'objet de son adoration. Je ne t'ai pas beaucoup parlé de Solange, au cours de cette rencontre, parce qu'elle est infiniment moins intéressante, ici, que Roberti. Beaucoup moins subtile, beaucoup plus naïve, beaucoup plus neuve. C'est une petite bête, un chat à l'âme silencieuse et expectante. Pas un chat, une chatte. Une femelle qui attend que le mâle la remarque. Ce n'est pas Roberti qui la décoït, ce serait plutôt elle-même. Elle s'en veut de n'être pas bouleversée de bonheur.

MOI : Tu ne me feras jamais croire qu'elle ne sentait pas, avec ses antennes de femelle amoureuse, le trouble de Roberti. Elle savait sûrement à quoi s'en tenir. Mais c'est une petite masque, une petite dissimulée.

LUI : Une petite masque, Solange ? Celle-là est bien bonne ! C'était la franchise même. Au point même qu'on aurait pu penser qu'elle était dépourvue d'imagination. Etre si confiant et si naïf, ce n'est pas naturel ! Cela dénote une pureté et une noblesse que tu ne rencontres pas souvent et qui, d'ailleurs, en général, passent inaperçues. Les personnes qui les possèdent sont trop modestes (et trop bornées, il faut bien le dire) pour s'apercevoir qu'elles ont une âme plus belle que leurs proches, et ce n'est certes point ceux-ci qui s'en apercevront. Il y a ainsi, par le monde, quelques belles fleurs qui croissent ignorées dans des forêts de chardons et de fougères, quelques pierres précieuses égarées dans des sacs de verroteries et dont les feux, brillants et doux, ne brûlent que pour elles-mêmes. Ajoute à cela que Solange avait un tempérament assez résigné, enclin au fatalisme. Admise enfin à contempler l'homme qui, pendant deux ans, avait été l'objet de ses rêveries amoureuses, seule dans une pièce avec lui, elle se rendait compte tout à coup de la distance qu'il y avait entre ses songes et ce qui existait réellement. Les songes, ce sont des fumées, auxquelles on donne la forme qui vous plaît, on les courbe comme on veut, on est tout-puissant. Mais la réalité est rétive, fatigante, impossible à modeler. On s'y casse les doigts et la tête. Le Roberti qu'elle aimait, c'était un héros de ballade, un personnage désincarné, qui ne tenait à rien, une marionnette qu'elle faisait agir selon son caprice. Le vrai Roberti était une créature très solidement enracinée dans le monde, une sorte de Gulliver entravé par les milliers de liens que constituent les occupations lilliputiennes d'un homme de notre temps. Alors, instinctivement, Solange se raidissait contre elle-même. Elle ne voulait pas s'abandonner à l'attendrissement et à l'émoi, ce qui ne l'empêchait pas

ACHEVÉ
D'IMPRIMER

EN OCTOBRE 1991
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MAURY
A MALESHERBES



Flammarion éditeur n° 13381 — Dépôt légal octobre 1991.
Imprimerie Maury — Malesherbes.